

Bruno Pellegrino

Tortues



ZOE

Bruno Pellegrino

Tortues



ZOE

OceanofPDF.com

TORTUES

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Comme Atlas, Zoé Poche, 2018
(première édition, Tind, 2015)

Là-bas, août est un mois d'automne, 2018
Prix des libraires Payot · Prix Alice Rivaz
Prix Alain-Fournier · Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne
Prix Écritures & Spiritualités · Prix François Mauriac
Zoé Poche, 2021

Dans la ville provisoire, 2021
Prix Bibliomedia · Prix Michel Dentan · Prix Paysages écrits

EN COLLECTIF OU CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS"

Avec le collectif AJAR
Vivre près des tilleuls, Flammarion, 2016, J'ai lu, 2018

Électrocuter une éléphante, Paulette éditrice, 2017

Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz
Stand-by, saisons 1 et 2, Zoé, 2018 et 2019

Les Mystères de la peur, La Joie de lire, 2019

Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz
Terre-des-Fins, Zoé, 2022

OceanofPDF.com

BRUNO PELLEGRINO

TORTUES

ZOE

OceanofPDF.com

*Les Éditions Zoé remercient le Canton de Vaud et le Service
des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne
de leur soutien à la publication de ce livre.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2023

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : © Ezra Sibyl Benisty

ISBN 978-2-88907-108-1

ISBN EPUB 978-2-88907-109-8

ISBN PDFWEB 978-2-88907-110-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

OceanofPDF.com

Un musée de zoologie, un matin de septembre. Je suis là pour inventorier des animaux empaillés et je me prends d'affection pour le perroquet-hibou, étrange oiseau qui refuse de trancher, menacé d'extinction et classifié comme spécimen rare à sauver en cas d'incendie. Dans la même salle se trouvent des centaines de bêtes, dont un requin et un rhinocéros mais ceux-là, dit le taxidermiste du musée, sont trop lourds pour être transportés en urgence. Si la baraque brûle, ils brûlent avec. Et la tortue, je demande ?

Les dernières années de sa vie, elle était tellement immobile dans son enclos que le personnel du zoo n'a pas noté de changement le jour où elle a arrêté de respirer. Quand le taxidermiste l'a réceptionnée, sa mort remontait à une bonne semaine. Il explique qu'aujourd'hui, la profession s'est spécialisée, tu fais juste les rapaces ou les batraciens, mais à l'époque, on prenait ce qui arrivait. Lémurien, chat domestique, paon, on apprenait sur le tas.

Lui-même n'avait jamais fait de tortue. Le temps qu'il déniché un livre décrivant la procédure, la décomposition du cadavre se poursuivait, l'odeur dans l'atelier est devenue insoutenable. Le taxidermiste s'est installé dehors, sur la grande place devant le musée. Les gens qui flânaient approchaient de son établi. La difficulté était de découper la carapace sans l'abîmer. Scie, scie sauteuse, disque à métaux, il combinait les outils en cherchant un moyen de caler l'ouverture. Les gens reculaient, une main sur le visage.

La carcasse vidée et nettoyée, restait encore à la rembourrer. Le taxidermiste a pris ce qu'il avait sous la main, ce qui traînait dans ses poches et dans son atelier, ce qui jonchait le sol de la place. Laine de verre, sable, ficelle, papiers d'emballage, reçus de supermarché, billets de bus. Pas très orthodoxe, sourit-il. La tête du restaurateur qui ouvrira la bête dans quelques années.

Je regarde la tortue jusqu'à me convaincre que j'ai surpris un frémissement sous sa peau, un reflet dans son œil. En cas d'incendie, je voudrais qu'on la sauve aussi. Il faudrait la soulever pour voir si c'est faisable.

OceanofPDF.com

Chez l'écrivaine

La rue était en travaux. Canalisations à l'air libre, façades bardées d'échafaudages, tronçons de trottoir éventré. Comme pour une installation d'art contemporain, une gigantesque bâche enveloppait un bâtiment entier. Je pourrais placer des ouvriers dans ce décor mais mes notes n'en parlent pas, on dirait qu'il n'y a que moi dans cette rue de Genève au début du mois d'août.

Les travaux n'avaient pas atteint l'immeuble de l'écrivaine, pourtant vétuste. J'ai cherché le code dans mon téléphone. La main sur la poignée, je l'ai imaginée, elle, faire ces gestes, traverser le hall en s'arrêtant pour récupérer le courrier dans la boîte aux lettres, emprunter le vieil escalier jusqu'au deuxième étage, sortir sa clé, géométrique et argentée. Elle avait fait blinder la serrure après un cambriolage. Je n'avais jamais eu dans la main une clé d'écrivaine, n'avais jamais pénétré seul dans l'appartement d'une écrivaine, chez elle, entre ses murs.

Il faisait sombre. Je me suis frayé un chemin jusqu'à une fenêtre qui se détachait en lignes de jour dans l'obscurité et j'ai monté les stores. Quand j'y repense, tout me semble voilé d'une clarté grise. Impossible de déterminer si c'était le cas sur le moment – des mois de poussière en suspension – ou si le souvenir s'est terni. Meubles poussés contre les murs, toiles décrochées. Cartons, corbeilles, sacs et boîtes encombraient le sol d'un bout à l'autre de l'appartement.

L'écrivaine était décédée quelques mois plus tôt, au cours de l'hiver. J'avais vingt-six ans et me trouvais à Venise pour y terminer mes études. La

nouvelle, qui m'est parvenue avec un léger différé, m'a attristé. À l'adolescence, ses livres m'avaient passionné. J'aurais aimé en relire un, n'importe lequel, j'y pensais pendant les trajets entre chez moi, les différents palais de l'université, et la librairie où je travaillais les après-midis. Et puis on m'a contacté : il fallait quelqu'un pour classer les papiers de l'écrivaine, ce qui deviendrait son fonds d'archives. Je n'étais pas formé, j'apprendrais sur le tas. Je pouvais commencer cet été à mon retour en Suisse, il n'y avait pas d'urgence.

Dans l'intervalle, un libraire d'occasion était venu évaluer le contenu de la bibliothèque. Les nombreux livres dont il n'avait pas voulu étaient empaquetés, prêts à être débarrassés. Face aux étagères vides, ce premier lundi d'août, j'ai eu l'impression d'arriver trop tard.

En me confiant la clé, la fille de l'écrivaine m'avait informé qu'elle ne pourrait pas être présente aujourd'hui, mais faites comme chez vous. Je me suis promené dans l'appartement. J'ouvrais un carton, en sortais un bloc-notes, des marque-pages. Il n'y avait pas d'eau au fond de la cuvette des toilettes, j'ai dû tirer la chasse plusieurs fois pour qu'elle se remplisse. Dans le coin cuisine, robinets inversés, le rouge était froid, le chaud était bleu.

À midi, je me suis cuit des pâtes en anticipant ma réaction si l'écrivaine revenait me surprendre. La vaisselle mise à sécher, je suis entré dans sa chambre à coucher, au bout d'un étroit couloir. Sur le lit, ce que j'ai d'abord pris pour un corps inerte, une brassée de vêtements, des robes, des pulls. Le cœur battant, j'ai hésité, me suis assis sur l'autre moitié du lit, vide. Elle n'était pas morte ici, mais à l'hôpital. J'ai basculé en arrière, les pieds au sol, la tête sur le matelas. Petite sieste.

Je n'avais pas vu les travailleuses du sexe, la veille, qui devaient pourtant déjà se trouver le long du trottoir. Ce deuxième matin, plusieurs m'ont souri, d'autres se maquillaient en se regardant dans leur téléphone.

L'appartement, traversant, ne comptait que deux fenêtres. Celle du salon, plein nord, donnait sur la rue en travaux, les voix des ouvriers, des gravats qui dévalaient un boyau dur. Je gardais fermée celle de la chambre à coucher, orientée au sud, parce qu'un bébé pleurait sans interruption, ses

cris résonnaient dans la cour intérieure. En guise de bureau, j'ai déplacé une table ovale devant la fenêtre du salon. J'ai rapproché aussi un fauteuil un peu défoncé, mon coin lecture.

Il me semble du moins que c'est ce qui s'est passé, mais cette question du bruit et de la lumière m'a beaucoup préoccupé et je confonds peut-être ce jour avec les suivants.

Les instructions que j'avais reçues se résumaient à une phrase : vous verrez bien comment les choses se présentent. Mon ordinateur ouvert devant moi, j'ai créé un tableau dans lequel j'ai entrepris de détailler la bibliographie de l'écrivaine, les différentes éditions de ses livres, reprises en poche et traductions. Une bonne approche, systématique et rationnelle. Très fastidieuse, aussi. Je m'interrompais souvent pour regarder dehors ou vérifier sur mon téléphone si on ne m'avait pas écrit.

Lorsque j'en avais assez, je fouillais dans les cartons de livres dont le libraire n'avait pas voulu. Ouvrages sur Shakespeare ou l'histoire de l'imprimerie, un guide des chemins de France, des recueils de partitions anciennes, des fac-similés de lexiques. Je trouvais des post-it, des mots griffonnés dans la marge, des billets d'avion pliés en deux, des notes d'hôtel, des fleurs séchées. Je la voyais, elle, en train de compulser ces livres, corner ces pages, peut-être ici même, assise par terre à côté de moi. Je brassais ses papiers et l'écrivaine se matérialisait dans le demi-jour de son appartement.

Je l'avais aperçue dans une librairie, un salon du livre. La dernière fois, à bord d'un bateau, elle se tenait à l'écart, lisait quelque chose sur une tablette électronique. Ni elle ni moi n'imaginions alors que nos emplois du temps s'accorderaient, qu'elle mourrait quelques mois avant la fin de mes études et qu'on m'engagerait pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Si j'avais su, je serais peut-être allé la saluer.

J'y étais, je m'organisais. J'ai développé des codes couleur avec les chemises en plastique, j'utilisais ses trombones, j'ai rempli un sac entier de

carnets vierges. On aurait pu ouvrir une papeterie rien qu'avec son matériel de bureau.

En regroupant dans un coin de la chambre à coucher ses milliers de photographies, négatifs et VHS, je pensais à tout ce qui se trouvait sur mon téléphone, qu'il aurait fallu enfin trier. Il faisait beau, les quelques nuages modifiaient la couleur des diapositives que je regardais en transparence. Dehors, des automobilistes klaxonnaient.

Lorsque je tombais sur l'un des romans de l'écrivaine, je le rangeais dans la bibliothèque, pour en regarnir les rayons. En considérant l'envergure de son œuvre, je me faisais la réflexion, comme si c'était un scoop, que cela ne l'avait pas empêchée de mourir. À la fin, comprenant que la maladie l'emporterait, elle avait dit dommage, elle aurait bien voulu faire un autre livre, juste une chose encore.

J'ai mis en place une zone «coupures de presse» et un espace «correspondance », affecté la moitié du salon aux documents inclassables qui iraient sous «divers». Je vidais les cartons pour les remplir différemment. Je les étiquetais à l'aide de scotch carrossier et d'un gros marqueur noir puis les empilais en des lieux stratégiques. Je créais des tas, je réaménageais l'appartement.

Le mois d'août a été très chaud cette année-là. En arrivant le matin, j'ouvrais en grand les deux fenêtres pour faire circuler l'air, je descendais prendre un café sur une terrasse, je remontais, fermais les fenêtres et baissais le store de la chambre à coucher. Le soir, je baissais celui du salon, vérifiais que les lumières et les plaques étaient éteintes et verrouillais la porte blindée. Pendant toute la durée de ce travail, j'ai craint de perdre la clé, trouver l'immeuble en feu ou l'appartement saccagé par des cambrioleurs.

Je ne sais plus très bien aujourd'hui ce que m'évoquait le mot archives avant mon été chez l'écrivaine. Sans doute des souvenirs récents de ma vie d'étudiant, les heures passées dans des salles de consultation à tourner les

pages immenses d'anciens journaux. Peut-être aussi, derrière l'idée de vieillerie un peu mortifère, une épaisseur de mystère – la possibilité de trésors enfouis, de secrets de famille, de romans inachevés. Je ne me figurais pas la paperasse infinie, ennuyeuse et souvent triste.

Face à l'ampleur de cette tâche floue, je me suis résolu à envoyer un mail pour poser quelques questions. La réponse, limpide : tout se garde. Il ne faut rien négliger, qui sait ce qui intéressera les gens demain. J'ai rouvert les cartons contenant les classeurs administratifs – relevés bancaires, polices d'assurance, factures et déclarations d'impôts – que je m'apprêtais à bazarder. Tout se garde, alors j'entrais dans mon inventaire la description de cet agenda noir, vierge à l'exception d'un numéro de téléphone griffonné en travers d'une page. J'ai hésité à appeler.

Elle notait au début d'un calepin qu'elle l'inaugurait pour l'énergie, pour l'élan. Elle se plaignait des feuilles quadrillées, de l'acidité ou de la rugosité de certains papiers, qui lui provoquaient des réactions allergiques. Quelle écriture de cochonne, et pourquoi, en inscrivant la date, ne précisait-elle pas l'année, elle m'aurait simplifié la tâche. Il y avait plusieurs dizaines de carnets, que j'ai survolés afin de les ordonner chronologiquement. Je croisais des fragments très intimes sur ses tristesses, ses doutes, sur son corps et ses habitudes. Même quand la première page portait la prière ou l'injonction de ne pas lire, moi je lisais, je devais.

Pour dissiper un silence parfois pesant, j'écoutais des podcasts. La tête ailleurs, je ne me demandais plus quoi faire des douze photocopies de cette pièce de théâtre jamais représentée (tout se garde).

Un jour à midi, pendant que j'éminçais des échalotes sur le plan de travail de l'écrivaine, une archiviste résumait son métier : permettre à certaines choses d'exister à travers le plus grand nombre d'années possible. Sa tâche principale, expliquait-elle, était de faire le tri. À l'origine, une question de place, on ne pouvait pas pousser les murs. Les Archives nationales de France s'enrichissaient chaque année de plusieurs kilomètres linéaires de documents, il y avait longtemps que l'hôtel de Soubise, où elles siégeaient depuis Napoléon 1^{er}, ne suffisait plus à les contenir. Et si on

croyait que la dématérialisation de l'information avait réglé le problème, on se trompait : à peine construit, le nouveau site de Pierrefitte-sur-Seine était déjà trop petit. Les archives se fabriquent, a poursuivi l'archiviste. La trace en soi ne signifie rien, et tout conserver équivaut à ne rien conserver, la masse s'annule sous l'effet de son expansion. Lorsqu'elle réceptionnait un versement, elle évaluait ce qui pourrait avoir un intérêt dans dix, cent ou mille ans. Le reste, elle éliminait. Non, elle ne pouvait jamais être certaine qu'elle ne commettait pas une erreur. Un métier dangereux.

Ce qu'elle décrivait était le contraire de ce qu'on me demandait de faire avec les papiers de l'écrivaine. J'en ai déduit qu'il y avait plusieurs écoles. Mon usage des guillemets, quand je prends des notes, est aléatoire, je ne sais donc pas si ce sont là les mots exacts de l'archiviste mais, les doigts encore humides d'échalotes, j'ai saisi mon téléphone, mis l'émission sur pause et écrit : si fabriquer des archives consiste à en détruire la plus grande partie, alors l'archive n'est pas un moyen de garder la mémoire, mais une méthode pour apprendre à oublier.

Un matin, l'installation d'art contemporain a été démolie, le bâtiment s'est effondré derrière sa gigantesque bâche, dont j'ai compris qu'elle servait à retenir la poussière et les éclats. Des camions ont évacué les décombres, la rue a gagné un carré de ciel.

Le poing gauche posé sur mon carnet pour le tenir ouvert, j'écris de la main droite en m'interrompant parfois pour observer, à la table d'à côté, un garçon de mon âge à qui je rends ses sourires.

J'ai pris beaucoup de notes au cours de cet été chez l'écrivaine. C'est ce que je faisais quand les choses, une dispute, un paysage, le monde en général, me devenaient indéchiffrables. J'enviais les personnages de roman, le poids dont, d'être nommé, se chargeait le moindre de leurs gestes. Cette écharpe enroulée autour du cou, ces mains croisées sur la balustrade d'un balcon, tirer les rideaux, émincer des échalotes – un pas dans une chorégraphie. Moi aussi je voulais exister dans l'aplomb des phrases, avec ce rythme et cette concentration. Relues plus tard, mes notes de ce jour-là – la terrasse ombragée, le sourire du garçon, mon poing sur le carnet –

donneraient forme à ce qui, sur le moment, était indistinct, noyé dans le flux. Comme si vivre ne s'accomplissait qu'après coup.

Deux ans plus tôt, dans un train en Russie, j'avais rencontré un Australien du nom de Manning. Des glaires dans la voix, il disait être trop vieux, avoir trop voyagé pour que le monde puisse encore le surprendre. Pourtant, assis sur sa banquette, il écrivait sans arrêt, d'un trait lent, infatigable. Les gares, l'heure qu'il était, le temps qu'il faisait. Des carnets comme celui-ci, il en avait des tonnes, chez lui à Melbourne. Perdu le compte. Aucune importance, il ne les relisait pas. Sa démarche m'échappait. J'avais tellement envie qu'il s'éclaircisse la gorge.

Mes notes aussi proliféraient. Même si des semaines pouvaient s'écouler sans que j'écrive, ces silences ne suffisaient pas à freiner un mouvement initié dans l'enfance. Petit classeur bleu, cahiers lignés, carnets à spirales, jaune, rouge, noir, vert-orange, bleu, rouge – c'est quand il y a eu deux carnets rouges que j'ai collé des étiquettes et commencé à numéroté, mais mon système s'est effondré à cause des mémos sur mon téléphone et des fichiers sur mon ordinateur. Chaque fois que je notais quelque chose, je me demandais si c'était une bonne idée d'en rajouter.

J'appelais ça la paperasse, en soupirant, mais je tenais à ces pages, ou plutôt ce sont elles qui me tenaient, elles témoignaient que quelque chose avait eu lieu. Il aurait fallu les relire, leur donner une forme – surtout ne pas devenir Manning. C'était mathématique : plus j'attendais, plus les notes s'accumulaient, et un jour, il ne me resterait simplement plus assez de temps. J'envisageais la possibilité que ce jour soit déjà derrière moi.

J'ai cru sentir peser le regard du garçon de la table d'à côté. Quand j'ai levé la tête, il était absorbé dans son livre, une main portant à sa bouche une cigarette roulée. Il était beau, j'aurais aimé l'enregistrer. Sortir mon téléphone et le photographier, son visage éternellement intact – alors que si je fermais les yeux, je ne savais plus à quoi il ressemblait.

J'ai rangé mon carnet. Quelques semaines plus tôt, j'étais encore étudiant, à présent j'étais là, j'ignorais ce que je ferais après ce travail chez l'écrivaine, et dans ce flottement, j'ai eu envie d'être léger. Jeter toute la

paperasse, un feu de joie et qu'on n'en parle plus. La pensée éblouissante de n'être définitivement attaché à rien.

Torse nu dans le fauteuil près de la fenêtre, je bouquinais en suçotant des cerises. Je redécouvrais les romans de l'écrivaine que j'avais lus, adolescent, en maillot de bain dans le hamac, au fond du jardin. En même temps que l'intrigue, me revenaient des sensations, la peau moite à l'air libre, sous les doigts ce papier épais qui sentait fort, dans la bouche le goût des cerises.

Je me suis mis à repousser le moment d'y aller, le matin. La saison flambait, je traînais au lit, en ville. Je variais mes itinéraires à travers le quadrillage des rues, où les travailleuses du sexe poursuivaient leur activité dans la chaleur lourde et sèche.

Seul depuis plusieurs semaines dans l'appartement d'une morte, je luttais contre le découragement. J'essayais de tromper mon esprit en imaginant des objectifs intermédiaires : arriver au bout de ce carton, uniformiser la mise en page de mon inventaire, ranger la vaisselle propre. Je décidais d'en finir au moins avec une pièce, je vidais le couloir et ne parvenais qu'à encombrer la table ovale.

J'ai trouvé une série d'émissions radiophoniques consacrées à l'écrivaine. Je passais mes journées à déchiffrer ses gribouillis, je mangeais dans ses assiettes, maintenant je l'écoutais parler, sa voix s'élevait à nouveau dans son appartement. Je sursautais au moindre bruit. Je ne sais pas à quoi je jouais.

Quand j'étouffais, en caleçon dans cet appartement comprimé par la canicule, je comptais les jours. En fin d'après-midi, j'estimais en avoir assez fait, je me rhabillais et m'en allais. J'avais besoin d'exister. Je voulais de l'air, nager, de l'eau fraîche sur ma peau. Musique, alcool, olives noires, faire l'amour, être vivant.

Mine de rien, j'avancais. Je découvrais d'infimes bibelots, une collection de boules à neige, une liasse de vieux billets de banque. Je ne suis pas tombé sur le manuscrit d'un roman inédit. Chaque document trouvait progressivement sa place dans l'un ou l'autre des cartons, mon

inventaire s'étoffait, mais je manquais de rigueur. Je me disais que si je venais à mourir avant d'avoir fini, la personne chargée de prendre le relais aurait du mal à comprendre ce que j'avais fabriqué durant toutes ces semaines. Elle dénicherait des noyaux de cerise jusque sous la bibliothèque.

Je n'ai pas fait que ça cet été-là. Parmi des choses sur mes tristesses, mes doutes, mon corps et mes habitudes, mon carnet garde la trace d'une saison mouvementée, une chaîne de petits voyages, des retrouvailles. Ma vie se poursuivait à l'extérieur de l'appartement, mais ce qui sous-tend cette période, ce sont ces journées chez l'écrivaine.

C'est là-bas par exemple, dans la lumière paradoxale de cet appartement, dans les craquements du bois et les rires des ouvriers qui se lançaient des phrases, que j'ai corrigé, en quelques heures parce que le délai était très court, les épreuves de mon premier livre. Cela fait pour toujours partie de cet été-là, indissociable de ces matins où je traversais à pied la ville encore fraîche, ces heures de tâtonnement dans la pénombre et la poussière, ces avancées inespérées, le léger bruit que faisait la fenêtre fermée quelques secondes après le passage d'un véhicule, et la voix de l'écrivaine à la radio, ses romans relus en diagonale, ma mauvaise conscience en émergeant, presque chaque jour, de ma brève sieste sur son lit, les pieds au sol, juste à côté des vêtements auxquels je n'ai jamais touché.

Mi-septembre, le temps a viré. Les travailleuses du sexe, téléphone à l'oreille, reculaient sous les porches en remontant leur col. Les ouvriers se dépêchaient. À l'intérieur de l'appartement, l'obscurité a changé de texture. Je ne comprenais pas comment l'écrivaine avait tenu seule ici autant d'années.

Dernier carton. Quelques dossiers hétéroclites dont je repoussais le moment de m'occuper. J'envoyais des mails, je passais des coups de fil, je

buvais du café. Je me faisais croire que je menais une vie normale, comme si j'étais à la maison.

Un lundi, à mon arrivée, la porte de l'immeuble était ouverte. D'un camion garé devant, des tuyaux se déroulaient, rampaient dans le hall et les escaliers, se faufilaient jusque dans l'appartement. Odeur d'égouts. Je me suis barricadé dans la chambre à coucher pour téléphoner à la fille de l'écrivaine, qui justement voulait me prévenir, ils plastifient les conduites, il y en a pour deux semaines de travaux.

Trois jours plus tard, je vidais les lieux. Je devais enjamber les tuyaux pour descendre les cartons dans la rue. Au volant d'un véhicule utilitaire loué pour l'occasion, j'ai acheminé les archives de l'écrivaine jusque dans les caves de la bibliothèque qui avait accepté de les accueillir. Le soir, courbaturé, j'ai respiré – tout est à l'abri, il n'y aura pas eu, en fin de compte, de cambriolage ni d'incendie.

Le lendemain, j'y suis allé une dernière fois, pour rendre la clé. Au téléphone, la fille de l'écrivaine m'avait confirmé qu'elle se chargeait de ce qui restait, meubles, vêtements, collection de boules à neige. Elle était demeurée vague sur ce qu'elle entendait faire de l'appartement. Le rafraîchir, le mettre en location. Assis à la table ovale, j'ai ouvert mon inventaire par habitude. Plus rien à changer. J'ai poussé la table contre le mur, là où elle se trouvait le premier jour. Regardé dans le frigo, sous le lit. En effectuant ces gestes, j'avais l'impression de me voir agir, comme dans un roman. Je me souvenais de ce moment à l'instant même où je le vivais. Ne le vivais que dans cette perspective, dans l'inquiétude qu'il ne m'échappe. Je savais bien que je finirais par écrire là-dessus. Avant de quitter l'appartement, je me suis retourné pour vérifier que je ne laissais rien derrière moi.

Le tiroir

L'enfant se réveille tôt. Il n'a plus sommeil, il ne tient pas en place, c'est dimanche matin et du travail l'attend. Il sort du lit, pieds nus sur le parquet frais. Les volets métalliques structurent la lumière en minces lignes parallèles. Il les ouvre lentement pour éviter qu'ils ne grincent, ses parents et sa sœur dorment encore. La chambre s'illumine par à-coups.

Hier soir, il a relu tout *Astérix et le bouclier arverne* juste pour cette page dont il ne se lasse pas, quand les héros entrent dans le bureau d'un industriel, un personnage très secondaire. Sur une table en marbre, une plume d'oie et un modèle réduit de roue à rayons – rien d'autre. La pièce est nue, la table est lisse, le marbre luit, veiné, il doit être glacé sous la paume. Cette image déclenche chez l'enfant quelque chose de physique, elle l'excite et le rassure. Il aspire à cette sobriété qui frôle le vide et sent qu'il ne faut en parler à personne.

Dans la lumière du dimanche matin, toujours sans faire de bruit, il ouvre les tiroirs de son bureau et en dépose le contenu sur le sol de sa chambre. La pile lui arrive à la taille, il entreprend de la réorganiser : d'un côté les choses en papier, dessins en vrac, cahiers d'école, de l'autre le reste, crayons de couleur et stylos-feutres, figurines en plastique, sa collection de pin's. Il évalue les objets un à un et entasse près de la porte ce dont il se débarrasse, comme ce caillou si brillant le jour où il l'a trouvé, une pierre précieuse dont l'éclat s'est terni. Il teste chaque stylo, sans pitié pour les mines fatiguées ou les encres pâlies. Sa collection de pin's, il n'est pas encore prêt à s'en séparer. Il ne peut pas jeter sans distinction mais il veut voir grossir ce tas près de la porte, sentir que sa chambre s'allège et du même coup peut-être quelque chose dans sa poitrine.

Ses affaires dispersées dans le reste de la maison – chaussures dans l'entrée, habits d'hiver à la cave, vélo au garage, ce qui moisit au galetas –, ça ne va pas, il faut rassembler. Avoir sous les yeux l'ensemble de ses possessions pour pouvoir les réduire à l'essentiel. En attendant que ses parents et sa sœur se réveillent, il poursuit sa tâche ici. Vêtements dans la penderie, jeux dans la commode, cartons qui prennent la poussière sur l'armoire. Sa gorge est serrée pendant toute la durée des opérations.

Je ne sais pas d'où vient cette inquiétude. L'enfant n'a pas connu d'arrachement, cette chambre est la sienne depuis toujours. Mais si cela devait arriver, s'il fallait partir, il veut être prêt. Il range dans le dernier tiroir de son bureau ses biens les plus précieux. Le contenu change de dimanche en dimanche, à l'exception de certains objets indiscutables : un coffret de bois sombre, quelques photographies, ses livres préférés. La nuit où la maison brûlera, lorsque sa mère viendra le chercher et lui dira de sortir, vite, vite, il n'aura qu'à emporter le tiroir avant de quitter la chambre.

L'enfant n'a pas de peine à s'endormir. C'est plus tard qu'il se réveille en sursaut, parce que quelqu'un se tient près de son lit, un adulte qu'il ne connaît pas. La maison n'est pas isolée, au contraire, elle est au centre du village, pas loin de l'église, mais le soir les gens ferment leurs volets, personne n'a vu progresser sous les lampadaires cet homme en cagoule noire qui a forcé la porte d'entrée. L'enfant reste immobile en écoutant le cambrioleur ne faire presque aucun bruit.

Il finit par allumer sa lampe de chevet. Quand il constate que la chambre est vide, il ne relâche pas sa vigilance, il se penche et vérifie sous le lit. S'il n'y a personne, il pose ses pieds nus sur le parquet frais et court jusqu'à la bibliothèque. Une bande dessinée, n'importe laquelle, pour dissiper le cauchemar.

Dans *Boule et Bill*, il aime les images de la maison, qui lui rappelle celle où il vit, en mieux rangée. Rien ne traîne jamais sur les meubles et dans les pièces de la maison de Boule et Bill. Si elle brûlait, peu de choses seraient perdues. Dans l'une des histoires, Boule dépose des objets sur un carré de tissu dont il rassemble ensuite les coins pour les nouer. Cela forme une sorte

d'anse dans laquelle l'enfant glisse un bâton. Baluchon à l'épaule, il prend la route, léger, complet. Je ne retrouve plus la page, il y a tellement d'albums. Je n'ai pourtant pas rêvé cette scène. Peut-être se trouve-t-elle ailleurs, dans *Petzi* par exemple, je vois bien l'ourson en salopette rouge rassembler ses effets de cette manière appliquée.

Avant de se rendormir, l'enfant range le livre au bon endroit dans sa bibliothèque, en respectant la numérotation de la série. Au passage, il jette un œil au dernier tiroir de son bureau. Il n'a pas besoin de l'ouvrir. Rien qu'à le savoir là, il respire mieux.

Soucis, c'est le mot que sa mère emploie. Un soir, dans la salle de bains, elle lui offre un petit classeur à la couverture bleue, décorée d'une girafe et d'un éléphant. À l'intérieur, des pages vierges où il pourra, s'il en a envie, écrire ses soucis. Le classeur se ferme à l'aide d'un cadenas doré, personne ne peut l'ouvrir.

Chaque entrée est datée, l'enfant a sept ans et demi lorsqu'il rédige la première, une seule ligne. Il pose le stylo, cadenasse le classeur et le range avec les autres choses essentielles dans le dernier tiroir. Puis il cache la clé, j'ai oublié où.

C'est l'automne. L'enfant est en camping avec sa sœur et ses parents. Au quotidien, le bus est le véhicule de travail du père. Pendant les vacances, garé sur une parcelle, il se déploie. Le toit en se soulevant fabrique une chambre, les sièges avant pivotent pour créer un salon, les sièges arrière se baissent et deviennent un second lit. Du côté de la porte coulissante, une marquise, soutenue par deux minces piliers en aluminium, abrite une terrasse où tient sans peine une famille de quatre personnes. Le campement se prolonge plus loin : un câble électrique qui relie le bus au secteur, le parasol fiché dans la terre. Tendue entre deux arbres, la corde à linge où sèchent les maillots de bain. C'est comme cette scène de *Mary Poppins* que l'enfant regarde en boucle, quand la sévère gouvernante sort de son sac de voyage fleuri

une patère pour son chapeau
un grand miroir
une plante verte
une lampe allumée
une paire d'escarpins lavande
un autre miroir, mais de poche
des vêtements
un mètre ruban

Pendant quelques jours, la famille vit sur cette parcelle dont l'enfant fait méticuleusement le tour. Il s'assure que rien ne se perd, ramasse les pincettes tombées dans l'herbe, replie et rapproche du bus les chaises longues éparpillées. Quand vient l'heure de s'en aller, le toit est abaissé, la marquise enroulée, le coffre et les portières claquées. De camping en camping, l'enfant assiste émerveillé à ce mouvement vers l'intérieur, l'espace qui se rétracte, le territoire ramené aux limites physiques du bus, une tortue sous sa carapace. Ce qu'il éprouve au moment du départ ressemble à du soulagement, comme s'il l'avait échappé belle. La famille redevient mobile, complète et légère.

La maison n'a pas brûlé. À un moment donné, il a tout de même fallu, quoique sans urgence, quitter la chambre, la fraîcheur du parquet sous les pieds nus et le bruit des volets métalliques. Je sais que c'est arrivé, je ne m'en souviens pas.

J'ai peur de ma mémoire. Il me semble parfois que si je me retourne, il n'y aura derrière moi qu'un gouffre sans lumière, et cette pensée me terrifie comme peu d'autres. L'enfant n'aurait pas hésité une seconde au moment d'attribuer à Boule ou à Petzi la scène du baluchon. C'est un miracle si subsiste en moi un peu de ces dimanches matin, ces nuits d'angoisse, ces journées de vacances.

Le bus a été vendu au moment où le magasin familial s'est mis à péricliter. J'ignore ce qui est advenu du bureau. Le contenu du dernier tiroir n'a pas cessé de se recomposer. Il faudrait relire un jour le petit classeur bleu. En retrouvant la page que je cherchais dans *Astérix et le bouclier arverne*, je réalise que la chute à l'époque ne me choquait pas, quand la table si lisse de l'industriel blanc dévoile une porte dérobée d'où sort un esclave noir. Quant à la scène où Mary Poppins extrait les objets de son sac fleuri, elle est disponible en ligne. Je la connaissais en français, je découvre que dans la version anglaise elle cite Keats en dégainant la plante verte :

A thing of beauty is a joy for ever.

Je ne peux pas parler à sa place mais cet enfant, lui, me parle encore. Il me chuchote sa hantise de perdre et l'obsession de l'allégement qui en découle. Je lui dois cette conscience précoce que tout peut flamber en une nuit et qu'il vaut mieux, dès lors, savoir ce qu'on a en stock et garder peu de choses, mais pour toujours. Je me promets de m'y mettre, un après-midi de grisaille. Ouvrir mes armoires, mes cartons, mes carnets, faire une grande pile et trier, jeter et classer, obéir à l'enfant.

OceanofPDF.com

Marthe

Dans un documentaire qui leur est consacré, l'une des fondatrices des Lesbian Herstory Archives, un centre d'histoire du lesbianisme, explique que longtemps, les livres de la bibliothèque ont été rangés alphabétiquement. Un jour, une jeune femme leur a fait remarquer que dans la plupart des cas, le nom de famille était celui du père, énième avatar de l'ordre patriarcal, et d'ailleurs les épouses se dissolvent dans les archives, on perd leur trace. La bibliothèque a été reclassée, désormais le prénom fait foi. C'est dans cette perspective – et parce que, pour être honnête, je ne suis pas sûr de la prononciation de son patronyme – que j'appellerai Marthe Deshayes Marthe, ou Marthe D. à la rigueur.

À l'époque où j'ai fait sa connaissance, il y avait plusieurs années déjà que je passais mon temps dans les papiers de personnes mortes. Depuis mon été chez l'écrivaine, je lisais des lettres relatant des faits minuscules et immémoriaux, des journées de vent glacial, des rencontres imprévues, un petit rhume, la disparition d'un proche. Je regardais des photographies anciennes, le visage et la posture d'individus que plus personne n'était capable d'identifier. Je déchiffrais des brouillons de poèmes, des notes inédites, des mots biffés cinquante ou cent ans plus tôt. L'impression de mener l'enquête, à la recherche de traces, de preuves, l'origine d'une formule, le détail d'un tableau, mais pour élucider quel mystère ? Où était le corps ? Je gardais des mémoires qui n'étaient pas la mienne, c'était devenu mon gagne-pain.

Cet automne-là, engagé par l'université, je relisais de vieux articles et les annotais pour éclaircir les allusions, référencer les citations, indiquer les années de naissance et de mort des personnes mentionnées. Un après-midi, je me suis penché sur le compte rendu d'un livre intitulé *Et j'ai noué ma gerbe...* (les points de suspension faisaient partie du titre). Le rédacteur expédiait en quelques lignes, publiées le jour de Noël 1920, ce recueil signé Marthe D. Inconnue au bataillon. Je me suis mis en quête de renseignements pour construire ma note de bas de page.

La mention la plus ancienne trouvée en quelques clics remontait au 20 novembre 1913, un jeudi. Le *Nouvelliste vaudois* annonçait qu'au terme d'un apprentissage de trois ans, trente-neuf élèves, dont Marthe D., avaient obtenu leur diplôme de gardemalade à l'école de La Source, à Lausanne.

Plus rien jusqu'à la sortie de son livre – *Et j'ai noué ma gerbe...*, drôle de titre. J'ai relu le compte rendu que je devais annoter, quelques lignes qui moquaient le côté kitsch et vieillot du recueil. Celui qui avait ciselé ces phrases cruelles semblait y avoir pris un certain plaisir. Aucun autre article, à ma connaissance, n'avait été consacré à cet ouvrage.

Sans poursuivre de carrière littéraire, Marthe n'avait pas renoncé à l'écriture. Vingt ans après ce fiasco, elle remportait, grâce à une «Idylle Louis XV», le cinquième prix d'un concours de bouts rimés. Mais le sonnet publié le 21 septembre 1940 dans le *Journal de Genève* était attribué à «mademoiselle Marguerite D.», ce qu'un erratum rectifiait une semaine plus tard : il s'agissait bien de l'œuvre de «mademoiselle Marthe D. (et non Marguerite, comme nous l'avions indiqué par inadvertance) ».

Le poème était adressé à une marquise :

Madame, c'est à vous qu'à tout instant je songe.

Vous ne savez pas voir le chagrin qui me ronge.

La personne qui s'exprimait ainsi proposait un troc :

Vous prendrez mon amour [...]

Et donnez-moi vos gants qui fleurent bon

[le musc.

Ces mots concluaient l'œuvre publiée de Marthe D.

Les moteurs de recherche ne distinguaient pas une Marthe de l'autre. J'ai déniché par exemple, dans un *Inventaire des aveux et dénombrements déposés aux Archives départementales à Metz*, une Marthe D. propriétaire de la seigneurie de Lamoncelle, qui avait épousé à Sedan le 3 mai 1698 Louis-Maurice A., lieutenant au régiment de Normandie. J'en ai trouvé une décédée le 26 novembre 1674, une autre née à St-Nicolas-de-la-Taille, Seine-Maritime, et décédée le 3 octobre 1684 à Les Trois-Pierres, Seine-Maritime, le village d'à côté. Elles avaient proliféré au XVII^e siècle.

Je me suis perdu sur des sites en néerlandais. Le 7 juin 2016, à l'occasion du centenaire de la mort d'Émile Verhaeren, la reine Mathilde et le roi Philippe de Belgique avaient débarqué au village de Saint-Amand. D'après la traduction automatique de l'article paru dans *PubliNieuws*, « des centaines de personnes, dont de nombreux écoliers, étaient bien en main en attente de la tension de la piste pour l'arrivée du couple royal ». J'ai eu envie d'écrire cette scène : la foule, le cortège, la voiture noire des monarques, la fierté du maire, l'enfant qui brandit un bouquet de fleurs, le recueillement sur la tombe de Verhaeren, la procession sur les rives de l'Escaut, la reine qui signe le livre d'or de la commune. Et puis j'ai lu : « Madame Marthe D., dont la grandmère Maria Verhaeren était une sœur du grand poète, a été remarquée dans le public. » J'ai appris que « nous pouvions compter sur elle pendant de nombreuses années pour la préparation des crêpes lors de la garden-party ». Cette Marthe, qui ne pouvait pas être la mienne, était décédée à Louvain le 22 novembre 2016, quelques mois après cette journée royale à la fin de laquelle, disait l'article, la reine et le roi étaient rentrés au palais de Laeken et « le calme revint à Saint-Amand ».

Quant à moi, j'ai été forcé de constater que toutes les Marthe mouraient en automne.

La vraie, la mienne, fleurissait dans les rubriques nécrologiques.

Le 8 mai 1941 s'éteignait madame Marcel D., née Marthe B., après une longue et pénible maladie. Le nom de «mademoiselle Marthe D.» était le dernier de la liste des proches, ce n'était donc pas sa mère que l'on enterrait. Le culte serait à Troinex, dans la plus stricte intimité. Prière de ne pas faire de visites. Il ne serait pas rendu d'honneurs. La famille ne porterait pas le deuil.

Pas moins de quatre journaux annonçaient, le 12 janvier 1958, la mort de monsieur Arnold R., enlevé le 11 à la tendre affection des siens après une longue maladie héroïquement supportée. Le nom de Marthe était de nouveau au bas de la liste, juste avant les familles parentes et alliées. Ensevelissement : mardi 14 janvier. Cet avis tenait lieu de faire-part.

Le 16 février 1960, Dieu avait repris à lui madame Henri G., née Antoinette M., après une longue maladie sereinement supportée. Marthe était comme toujours la dernière de la liste. «L'Éternel a donné, l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni » (Job, I, 21).

Le 7 mars 1967, c'est madame René B., née Jeanne M., qui s'endormait paisiblement. Dans l'avis paru deux jours plus tard, Marthe ne dérogeait pas à la règle qui la voulait à la fin, après les conjoints, les enfants, les sœurs, les beaux-frères, les marraines, les oncles et les grand-tantes.

Lorsqu'est venu son tour, c'était l'automne, évidemment. Marthe D. était morte à Lausanne le 20 novembre 1971, un samedi. Son corps était déposé en la chambre mortuaire de Plainpalais, à Genève. La liste de celles et ceux qui avaient la douleur de faire part de ce décès était bien courte.

À la fin de mon après-midi de recherches, les arbres à la fenêtre avaient changé d'aspect. Un diplôme de garde-malade, un unique livre descendu en flammes par le seul critique qui ait daigné en parler, un sonnet dans un quotidien sous un nom qui n'était même pas le sien, des deuils à la chaîne. Je refusais qu'une vie se réduise à cela, ce sentier tortueux.

Dans mes notes d'octobre, je mentionne Marthe, je dis cette poétesse inconnue, presque effacée mais pas tout à fait, elle surnage et c'est d'une tristesse infinie que je peine à m'expliquer.

Trois mois plus tard, j'ai voulu relire le document dans lequel j'avais compilé les bribes trouvées à son sujet. Impossible de remettre la main dessus. Est-ce que j'avais inventé cet après-midi de recherches, l'existence même de cette femme ? L'oubli s'acharnait sur elle, cette absence m'a obsédé pendant des jours.

Après mon été chez l'écrivaine, j'avais procédé au conditionnement de son fonds d'archives dans un local sans fenêtres au sous-sol de la bibliothèque. À la lumière des néons, j'avais retiré ce qui rouillait ou rongeaient, colle, plastique, métal – les ongles en sang en défaisant les agrafes. Glissé chaque document dans une grande feuille de papier non acide pliée en deux. Reporté au crayon gris la ligne correspondante de l'inventaire. Déposé le mince sandwich dans une boîte en carton bleu pâle, conçue pour durer éternellement et qui se fermait à l'aide d'un ruban satiné. Rangé la boîte parmi les centaines d'autres qui s'empilaient sur les étagères, dans une atmosphère à l'hygrométrie contrôlée, cet air sec et froid que je respirais.

Marthe, elle, n'aurait jamais droit à ce traitement. J'espérais seulement que quelqu'un avait pris la peine de conserver au moins un exemplaire de son livre, et les pages des quotidiens où son nom apparaissait, pour les coller dans un grand cahier. Le papier gondole, sur la couverture une étiquette jaunie indique « Marthe » en lettres attachées.

Pour ma part, j'avais effectué ma récolte sans bouger de ma chaise. Le dossier était numérique, ses pages ne gondolaient pas. Je suis retombé dessus par hasard, en février, il était mal classé dans mon ordinateur. Je l'ai parcouru dans le métro de cinq heures du soir. Croire que j'avais perdu Marthe me l'a rendue plus proche, c'est devenu une affaire personnelle.

Et j'ai noué ma gerbe... a paru en 1919 chez Georges Bridel & Cie éditeurs, à Lausanne. L'exemplaire conservé à la bibliothèque universitaire

ne pouvait être consulté que sur place, mais par la grâce d'un bug dans le système informatique, j'ai réussi à l'emprunter.

Il s'agissait d'un livre de poésies, c'était inscrit au pluriel sur la couverture. Il s'ouvrait sur le sonnet qui lui donnait son titre :

Par les monts et la plaine en quête de mon rêve
J'ai marché sans arrêt

La voix qui s'élevait ici relatait cette promenade des sommets à la grève, «au gré des jours, du temps furtif, de l'heure brève ». Elle glanait en chemin, « fleur après fleur», une sorte de bouquet d'instant, de regrets et de songes dont elle nouait la gerbe «avec le souvenir ».

C'était le programme du livre, qui se divisait ensuite en deux parties : « Les vieux airs de jadis » et, plus courte, « La tourmente ». La voix ramenait à elle ce qui n'était plus, roses, chansons, maisons. J'ai feuilleté ces pages où mijotait une poésie surannée, d'une nostalgie un peu idiote, patriotique et répétitive.

Le temps a passé, le livre demeurait sur la table de mon salon. Le service du prêt de la bibliothèque s'est aperçu de son erreur et m'a prié de restituer l'ouvrage immédiatement.

J'ai décidé de le lire vraiment, d'une traite, un soir d'été, assis sur les marches chaudes du Tribunal fédéral. Le soleil se couchait sur la ville et presque à chaque page du livre de Marthe, qui s'adonnait à d'infinies variations crépusculaires, c'était constamment le soir ou l'automne dans ses poèmes. Je l'imaginais écrire en rentrant chez elle après une journée à l'hôpital, ou au seuil d'une nuit de veille. « Bientôt nous serons vieux», disait-elle, c'est donc qu'elle ne l'était pas encore ? J'ignorais son âge mais j'avais l'impression de pouvoir dater sa mélancolie, qui ressemblait à celle de mes vingt ans, quand je percevais douloureusement les choses déjà révolues.

Le livre refermé, son rythme restait en tête, ces alexandrins scolaires et monotones, désuets mais aussi efficaces qu'une chanson pop. J'y pensais,

j'y revenais, j'ai rouvert le livre. Abandonnant toute rigueur analytique, je suis parti du principe que chacun de ses mots était autobiographique.

Une maison d'enfance, vaste et vieille demeure sous une colline frangée de peupliers. Une fontaine, des volets verts, du lierre aux murs. Un rosier au coin de sa fenêtre, un autre dans l'angle du balcon, et un plus ancien, dans le jardin, planté par le grand-père. Le saule, écrivait Marthe, murmurait un andante. C'était à Troinex, près de Genève. Quand les cloches de la ville parvenaient jusqu'à elle, elle croyait entendre le glas. Un hiver, sous le poids de la neige, le frêne était tombé sur le toit de la maison. Le grand-père était mort, elle avait cessé de danser de lents menuets. Elle passait ses soirées près de la cheminée. Les roses fleurissaient encore mais la paix des fleurs s'en était allée.

Devenue adulte, elle renonçait à son rêve, un bonheur, assurait-elle, qui n'était pas pour elle. Elle ne précisait pas de quel rêve, de quel bonheur il s'agissait, elle avait le droit de le garder pour elle mais c'était un peu plombant, tous ces regrets, ces lourds regrets, ces chimères et ces désespoirs amers.

Certains poèmes étaient dédiés à ses amies. À celle qui partait pour l'Égypte, elle parlait des vieux rois de Memphis et de la lente dahabieh, des lotus blancs et des grands flamants roses. Elle n'avait sans doute jamais mis les pieds en Égypte, pas plus d'ailleurs qu'en Norvège, même si c'est l'image d'un fjord au soleil de minuit que lui évoquait une angoissante randonnée, un jour de froid où le brouillard l'avait surprise.

Elle aimait la montagne. Les noms de sommets et de vallées constellaient son livre. Elle observait les choucas des rochers, les chamois, des cerfs aux abois, un papillon d'or au vol mystérieux, les rossignols qui chantaient aubades et cantiques. Elle s'adressait au lac Lioson, dans lequel je l'imaginais se baigner, libre et nue. Les métaphores aquatiques abondaient, je l'ai soupçonnée de vivre près d'une berge ou de se promener souvent le long du Rhône.

Dans ce «vieux coffret aux ornements ternis / Par la patine grise et morne des années», elle rangeait peut-être les lettres qu'elle recevait. Si on

avait retrouvé ce coffret et, dispersées aux quatre vents, les lettres qu'elle avait envoyées, on aurait pu les retranscrire pour en établir une édition, un beau volume aux pages fines qui nous aurait fait pénétrer dans les journées et les échanges de cette parfaite inconnue.

Faute de mieux, j'ai fait avec ce que j'avais, et procédé au relevé systématique des végétaux qui traversaient ses poèmes : des roses d'hiver, un bouquet de roses et de houx, des feuilles de pourpre et d'ambre, les roses à foison, une odeur de roses, un corsage fleuri d'œillets / d'œillets roses comme les roses, des vergers embaumés, des murs fleuris de roses, des peupliers, la rouge capucine et les roses grimpantes, le reflet des sapins, de grands lis, le doux parfum de vos roses, les blés d'or, les roses du jardin, les petits capillaires, des saules d'argent, des joncs et de la mousse, de grands bois, les peupliers où flambent des tons roux, un chrysanthème d'or, d'invisibles roses, austères sapins, folles graminées, pins, chênes verts, verts pâturages, parterres fleuris d'œillets / de sauges et de véroniques, du lierre dans la fontaine, le thym, le parfum des roses pâles dans une coupe de Venise, encore des pins, la rose dans la main, jasmin, un jaune chrysanthème, des chrysanthèmes d'or, le grand frêne, les églantiers, les ronces du chemin. J'espérais ne pas en avoir manqué. J'ai noté au passage qu'elle cultivait une légère veine fantastique, on croisait dans ses pages quelques elfes, gnomes et farfadets.

Dans la seconde partie du livre, dont les poèmes portaient des dates allant du 1^{er} août 1914 au 28 juin 1919, Marthe était infirmière de guerre. Elle décrivait des «choses vues» et c'est là que je la préférais. Les convois de blessés arrivaient, elle devait rapidement évaluer la situation, repérer ceux pour qui il n'y avait plus rien à faire que chuchoter des paroles réconfortantes ou offrir une tasse de lait. À Longuyon était tombé Henri, et à Verdun, Pierre, qu'elle tenait enfant sur ses genoux et dont elle réparait les jouets. Louvain s'embrasait, et les églises d'Alsace et de Lorraine, et la Vierge de Reims était détruite. Au mois d'août 1916, pour souffler un peu, Marthe s'était rendue dans cette vallée de Bagnes qu'elle aimait tant. Le

Combin devenait rose, le Pleureur s'éclairait, et elle, assise à une table de la cabane de Panossière, en avait fait un poème.

À la fin du recueil, un épilogue intitulé «Le chemin est le même... » :

Avec ses peupliers, le chemin est le même.
Les feuilles d'or que, lentement, la bise sème
Frissonnent sur le sol avec un bruit de voix.
Un corbeau, d'un vol lourd, dans le ciel morne

[passe

Et des jours révolus je cherche en vain la trace,
Je ne retrouve plus mon âme d'autrefois.

Quand est survenu ce printemps où le monde a fermé boutique, je m'adonnais toujours à la même tâche : relire scrupuleusement des phrases vieilles d'un siècle, corriger les coquilles, vérifier les virgules, peaufiner mes notes de bas de page. Un travail de lenteur et de précision, fascinant, fastidieux. J'avais conscience qu'il y aurait eu des choses plus importantes à accomplir. Et puis je repensais à cette histoire que j'adorais, enfant, dans *Super Picsou Géant* : l'inventeur Géo Trouvetou voyage dans l'infiniment petit, il s'enfonce dans la matière, descend jusqu'aux atomes et débouche, à force d'aller vers le minuscule, sur l'espace intersidéral. Récemment, des scientifiques ont découvert qu'une seule particule suffisait à décrire toute l'onde que propage à travers le cosmos la collision entre deux trous noirs. Comme si, disait l'article, on pouvait connaître la silhouette précise d'un tsunami en examinant une seule goutte d'eau. Concentrer ma patience et mon attention sur la vie presque effacée d'une inconnue, c'était peut-être pour moi, à ce moment-là, la meilleure chose à faire.

J'ai réalisé que je ne connaissais toujours pas la date de naissance de Marthe.

Dans *Et j'ai noué ma gerbe...*, un poème intitulé « Troinex » était dédié à « mademoiselle Thérèse F. ». Ce prénom me disait quelque chose. En cherchant, je l'ai déniché en deuxième position dans l'avis mortuaire de Marthe. Ce nouvel indice m'a permis de réorienter mon enquête, le nom de Thérèse a fait resurgir celui de Marthe, enfoui dans des articles qui m'avaient échappé.

Les deux femmes avaient dû se rencontrer durant leurs études, Thérèse avait aussi obtenu son diplôme de garde-malade à La Source en 1913. Dans l'édition du 1^{er} novembre 1910 de *La Source*, le journal publié par l'école, la page « Chronique » commençait par un bref poème :

Dans le brouillard ténu des premiers jours
[d'automne,
Tandis que lentement tombent les feuilles d'or,
Mettant de la gaieté sous le ciel monotone,
Les Sourcières en bleu trottent, trottent encor...

Suivaient quelques nouvelles des apprenties gardesmalades. Lina s'apprêtait à partir pour Tunis, mademoiselle Alice avait repris ses fonctions. La page se terminait sur ces deux vers :

Dans le brouillard ténu de ces derniers beaux jours,
Les Sourcières en bleu trottent, trottent toujours !

C'était signé Marthe D., 15 octobre 1910. Et que l'image soit un parfait cliché n'avait aucune importance : j'ai aimé que ces « feuilles d'or » qui tombaient à la fin de son unique livre figurent aussi en tête de ce qui était vraisemblablement son premier texte imprimé.

En 1913, leurs études achevées, les deux femmes étaient parties à Paris, où Thérèse avait pris la direction d'un hôpital. Marthe y avait été infirmière major d'août 1914 à fin février 1919, service de jour et de nuit, tout en assurant le secrétariat de l'Association des gardes-malades de La Source. Après l'armistice, elle avait été couverte de distinctions : médaille de

l'Union des femmes de France (or), insigne d'honneur des infirmières (or) décerné par le ministère de la Guerre, palme (or) et palme supplémentaire (bronze) décernées par le comité central de la Croix-Rouge française pour les infirmières ayant quatre ans de service de guerre effectif.

«Une garde poète», article sans signature, *La Source*, 1^{er} janvier 1920 : « Nous venons de recevoir, comme cadeau de Noël, un élégant volume plein de sonnets charmants. Mademoiselle Marthe D. [...] a eu l'âme assez grande pour penser et écrire toute une gerbe de sonnets que chacune de ses camarades voudra lire à son tour.» Un texte à verser au chapitre «Réception de l'œuvre», pour contrebalancer le compte rendu publié presque un an plus tard, qui qualifiait son livre de poussiéreux et que je savais de moins en moins comment annoter. J'ai prié pour que ces lignes condescendantes ne lui soient jamais parvenues, qu'elle ait seulement connu le soulagement, ses poèmes publiés, de se dire que quelqu'un dans un siècle pourrait prononcer encore le nom de Pierre, tombé à Verdun, et rêver aux roses de la maison de Troinex.

Le 16 juin 1960, *La Source* conviait au Palais de Beaulieu, pour sa réunion annuelle, toutes les anciennes élèves : «Elles étaient nombreuses et elles avaient visiblement beaucoup de joie à se retrouver. L'animation de leurs tablées, à midi et au moment du thé, le montrait bien.» Cette image m'a plu, ces générations réunies devant des verres de vin et des tranches de pain dans des corbeilles en osier.

Seule ombre au tableau : « Mademoiselle Thérèse F., alitée depuis de nombreuses années, ne peut être des nôtres. On sait qu'elle est soignée avec fidélité et dévouement par son amie, mademoiselle Marthe D., qui, elle, est présente. » Le même journal indiquait que les deux femmes vivaient ensemble au numéro 19 de l'avenue des Bergières, à Lausanne. Une belle maison de trois étages, avec un jardin qu'on ne voit pas de la rue.

Bien que de santé fragile, Thérèse vivrait encore près de vingt ans. C'est à elle qu'il reviendrait, le mardi 23 novembre 1971, d'enterrer Marthe, partie la première. Culte à quatorze heures au temple de Troinex, puis

inhumation au cimetière du village. « Éternel, j'élève à Toi mon âme. / Mon Dieu, en Toi je me confie » (Psaumes 25 : 1-2).

J'ai espéré découvrir la date de naissance de Marthe sur sa pierre tombale, mais mon mail à la mairie de Troinex n'a rien donné, la réponse du secrétaire était sans appel : «Nous n'avons trouvé aucune trace d'une inhumation de M^{me} Marthe D. au cimetière de Troinex, en 1971 ou dans cette période.» Tant pis pour ma note de bas de page, cinq lignes lacunaires en petits caractères.

Post-scriptum : dans la *Feuille d'avis de Lausanne* du samedi 27 novembre 1971, la famille de mademoiselle Marthe D., profondément touchée par les nombreux témoignages de sympathie et d'affection reçus lors de son grand deuil, priait toutes les personnes qui, par leur présence, leurs messages ou envois de fleurs, s'étaient associées à son chagrin, de trouver ici l'expression de sa vive reconnaissance.

OceanofPDF.com

En Turquie

Un soir, mes parents ont annoncé que cette année, pour les vacances, nous irions en Turquie. Pourquoi cette destination, je ne sais pas, sans doute une offre. J'étais enfant, je n'ai pas discuté ce choix, d'autant que la Turquie je n'avais rien contre, je n'y étais jamais allé et ne demandais qu'à voir.

Peu de temps après cette annonce, ma professeure de piano me proposait un nouveau morceau, un Mozart, *Alla Turca*. J'accompagnais ma mère en ville et, dans la rue, nous passions devant des affiches pour des vols à destination de Smyrne. Dans le programme télé, une pleine page vantait les mérites d'une croisière en mer Noire. À l'école, on apprenait les capitales et je ne tombais pas dans le piège, même si Ankara n'évoquait aucune image alors qu'Istanbul élevait déjà pour moi ses minarets contre le ciel. J'ai souvent expérimenté, par la suite, ce phénomène sans doute pas si surprenant mais qui me trouble toujours, quand le monde extérieur épouse mes préoccupations.

Je n'ai aucun souvenir de ce voyage. Même ce moment de l'annonce, je le reconstitue. Je dis mes parents un soir, c'était peut-être ma mère un matin. Il me reste à peine de très, très vagues impressions – une sorte de marché dans une rue d'Istanbul. Légumes dans des caisses en plastique, édifices en contreplongée, la rue est en pente et c'est tout, et je ne veux pas décrire davantage parce que déjà je déforme.

De passage chez ma mère, je lui pose la question : tu te rappelles nos vacances en Turquie ? Au Club Med ? Oui, bien sûr, elle me dit, et je dis

non, mais l'année, tu te souviens quand c'était ? Elle se lève. Attends, je dois avoir ça quelque part.

Elle sort d'un tiroir du buffet une pile d'agendas. Elle achète le même modèle depuis près de quarante ans, des carnets souples, minces et allongés, où chaque jour est une ligne. Elle en ouvre un au hasard et remonte dans le temps, feuillette les années de mon enfance, ne regardant que le mois d'octobre – c'était les vacances d'automne, ça je suis sûre. Ah, Turquie. Octobre 1996. Tu venais de fêter tes huit ans.

Le 2 octobre 1996, un appareil de la compagnie AeroPerú à destination de Santiago s'écrase dans le Pacifique. Le 8, un Mirage 2000 grec abat un F-16 turc, qui s'abîme en mer Égée. En septembre, les États-Unis déclenchent l'opération Desert Strike en Irak et Bill Clinton signe le Defense of Marriage Act, stipulant que le mariage ne peut avoir lieu qu'entre un homme et une femme. À la fin du mois, les talibans entrent dans Kaboul. La lecture de ces événements n'éveille que des souvenirs récents, aucun lié à mon enfance.

Le jour de mon anniversaire, en août, il ne s'est rien passé nulle part.

Ma sœur et moi possédions deux albums, vert olive pour elle, bordeaux pour moi. De beaux livres reliés et vierges, avec du papier de soie entre les pages cartonnées, qui dormaient dans une armoire en attendant qu'on les remplisse. Ma mère avait commencé peu après ma naissance, elle avait choisi une disposition aérée et écrit les légendes à la main, mais elle n'avait pas continué, seule ma petite enfance était documentée.

Dès qu'arrivaient les lourdes enveloppes jaunes, nous nous jetions dessus pour découvrir les photos, déjà anciennes parfois – beaucoup de temps pouvait s'écouler avant que les films soient envoyés au laboratoire. Les photos finissaient dans des sacs, et les sacs dans la pièce au fond du couloir où était entreposé tout ce dont on ne savait pas quoi faire. Chaque fois que j'en poussais la porte, je me disais que si la maison brûlait, on ne

pourrait rien sauver. Un jour, vers le début de l'adolescence, j'ai dit à ma sœur allez, on fait les albums.

J'ai dicté les consignes : ouvrir les sacs, vider chaque enveloppe, classer les photos dans l'ordre chronologique, sélectionner les meilleures et jeter les autres, les doublons, les ratées. À l'aide de ciseaux de cuisine, en nous appliquant pour découper droit, nous recadrions les images. Je disais à ma sœur de ne pas mettre trop de colle, que ça ne déborde pas. Elle se déconcentrait plus rapidement que moi, elle avait quoi, huit, neuf ans ? Je la grondais, j'étais un frère sévère. Quand, des mois plus tard, nous avons enfin rejoint le moment présent, nous nous sommes promis de traiter les nouvelles photos au fur et à mesure. Mais nous avançons dans les années 2000, le numérique avait fait son entrée dans nos vies et les images gisaient désormais en vrac sur des disques durs, des CD gravés et des clés USB, dans la mémoire de téléphones déchargés. Nous n'avons pas continué les albums.

Mes deux livres bordeaux sont là, ils m'accompagnent à chaque déménagement. J'ouvre le premier, cherche l'année 1996, m'arrête sur octobre. Une page entière, sans autre légende que la date inscrite au sommet. Ma sœur et moi en short et t-shirt sur un gazon, derrière nous des tables recouvertes de longues nappes blanches. J'ai partout le même sourire édenté. Je venais de fêter mes huit ans, il est peut-être normal que je ne me souviens pas ? Toujours est-il que de ces photos, si elles ont été prises en Turquie – ce dont je ne peux pas être certain –, la Turquie est absente. Il en existait sans doute d'autres : nos parents, des paysages, Istanbul, ce marché que je revois vaguement. Je n'ai pas dû juger bon de les conserver. Je me suis focalisé sur ma sœur et moi, nos bouilles souriantes, supprimant sans états d'âme la Turquie autour.

Quelques années après les albums, j'ai empilé sur mon bureau, à côté du matériel de montage fourni par mon père, les petites cassettes qui contenaient les films de mon enfance. Des dizaines d'heures de vidéo amateur, images souvent floues, saccadées, j'en avais le mal de mer. J'ai établi une liste, daté chaque séquence. Comme pour les albums, j'ai coupé les longueurs et les redites, tenté de garder l'essentiel, une trace des voix et des gestes.

Je revois ces films pour la première fois aujourd'hui. Ne regarde pas tout, clique directement sur les dates qui m'intéressent. Mais les séquences passent de Noël 1995 à Noël 1996, sautant à pieds joints pardessus l'été de mes huit ans et ce mois d'octobre en Turquie.

Rien non plus dans le petit classeur bleu destiné à recueillir les soucis. Soit le voyage s'est très bien passé, soit le classeur était resté à la maison, à l'abri au fond du tiroir.

Je déteste avoir oublié, et le savoir. Distinguer les contours du vide sans être capable de le combler. Il est peut-être normal que je ne me souviene pas, mais je refuse de me faire à l'idée que mon corps n'a rien retenu des lieux où il s'est trouvé.

Alors que je réfléchis à ce que signifie garder et perdre la mémoire, j'entends parler d'un groupe Facebook nommé «Encyclopédie de proverbes populaires d'Alep ». Quiconque a connu la ville, désormais ravagée par la guerre, peut non seulement partager des proverbes, mais aussi recenser des habitudes qu'il a fallu perdre, échanger des recettes, des blagues, les photographies d'objets avant leur destruction, parfois avec leur mode d'emploi, et est-ce que quelqu'un sait comment s'appelait ce marchand de fruits et de pièces détachées, dans le quartier de Salaheddine ?

Je m'applique à distinguer les archives de la collection, l'inventaire du catalogue, et pendant ce temps, des scientifiques scannent la forêt amazonienne. Depuis un avion, un rayon laser est projeté en direction du sol, principe de la pierre lâchée au fond du puits – je paraphrase en traduisant, l'article est en anglais. L'objectif est de créer une carte globale, une base de données en open source de la Terre à un moment précis de son histoire.

Je m'interroge sur la différence entre un musée et une bibliothèque, un dictionnaire et un zoo, et je lis que les pôles sont dépositaires des archives de la planète. La glace préserve des poussières émanant d'époques révolues,

des fragments d'atmosphères éteintes, les saisons sont compressées comme un fichier informatique. Au Svalbard, dans une ancienne mine de charbon transformée en bunker high-tech, sont entreposées des graines – orge, mil, soja, tournesol, sorgho ou laitue – dont la conservation est assurée grâce au permafrost.

La magie ancienne fonctionne toujours : le monde entier ne parle plus que de ce qui m'obsède, bientôt tout est contaminé. Depuis que j'ai commencé mes recherches, je repère des affiches publicitaires pour le Club Med alors que j'aurais pu jurer que l'entreprise avait fermé. Quant à la Turquie, elle fait de nouveau les gros titres, mais son nom n'a plus aucun rapport avec le mot Turquie de cet automne-là, Mozart et la mer Noire que je voyais luire comme de l'encre. Elle est devenue un seuil verrouillé où des personnes arrivent par milliers, patientent, en transit, piétinent, précaires, menacées. Un pays qui se dote de drones munis d'armes à feu. Des navires turcs croisent dans les eaux grecques, le visage d'Erdogan aveugle les façades des immeubles d'Istanbul, de Smyrne et d'Ankara.

Il serait plus simple de reconstituer le voyage en Turquie s'il avait eu lieu quinze ans plus tard. Mes parents auraient pris des centaines de photos et de vidéos, postées sur des réseaux sociaux ou envoyées au reste de la famille. Avec un peu de chance, ma mère aurait laissé des commentaires sur la page des restaurants où nous avons mangé et j'aurais pu connaître chaque menu de ces vacances. Une montre connectée aurait permis de décoder nos rythmes cardiaques, phases du sommeil, digestion, pics d'excitation en arrivant à la mer – avons-nous été à la mer ? Toutes ces informations à l'abri dans des serveurs, avec nos autres traces désormais indélébiles et décentralisées, chaque mot clé, chaque mouvement du pouce ou de la souris.

Les pensées sont le fruit d'une activité électrique, et un ingénieur de Google affirme que d'ici 2030, on pourra déposer le contenu de son cerveau sur un ordinateur. L'esprit comme une base de données, les souvenirs encodés sous la forme de 1 et de 0. En attendant, j'ai beau savoir qu'on ne rafraîchit pas la mémoire comme on rafraîchit une page web, j'essaie quand

même. Je m'en remets aux articles de Wikipédia. Je scrute longuement une carte de la Turquie, prononce le nom des villes. En mode satellite, je zoome, plonge dans la mer de Marmara, pousse jusqu'en Anatolie orientale. Il suffirait d'un détail pour que tout me revienne, on reconstitue bien des animaux préhistoriques à partir d'une seule molaire.

Je pose de nouvelles questions à ma mère, qui ne se rappelle pas très bien non plus. Nous aurions atterri à Ankara et embarqué dans un car pour Antalya, puis peut-être dans un autre jusqu'au Club Med Palmiye. Ces mots soulèvent quelque chose qui retombe aussitôt sans susciter d'image.

Je réalise surtout que, à en croire ma mère, je n'ai jamais de ma vie mis les pieds à Istanbul. Mon seul fragment turc – ce marché, ces caisses en plastique dans une rue en pente qui, dans ma tête, est une rue d'Istanbul – est un faux.

Au Svalbard, la chambre forte a été inondée. Le permafrost fond, ce n'était pas prévu, pas si vite, pas comme ça. Les réserves de graines ont pu être sauvées, pour cette fois. Il n'y a rien à faire en revanche pour les archives de la planète – poussières antiques et particules volcaniques stockées dans la glace des pôles – qui s'écoulent en rivières vertes, font dériver les icebergs et adoucissent les océans.

Il y a peu, un programme de recensement de la biodiversité a été lancé dans plusieurs parcs nationaux. À la suite de ces scientifiques qui, au cours des siècles, ont entrepris de mesurer la hauteur des montagnes, catégoriser les nuages et les cailloux, classifier les éléments et ordonner le règne animal, des naturalistes débusquent des scarabées, des araignées, des sauterelles et des chenilles microscopiques. Dans les prochaines décennies, un million d'espèces risquent de s'éteindre. Pas encore finalisé, l'inventaire du vivant décrit un monde qui n'existe déjà plus.

Reste que classer console. On scanne les forêts avant qu'elles partent en fumée, on rebâtit Alep sur Facebook. Une page Wikipédia, disponible à ce jour en dix-neuf langues, dresse la liste des objets artificiels abandonnés à la

surface de la Lune. Et quand le Musée national du Brésil, à Rio de Janeiro, a brûlé avec fresques et fossiles, étoffes et tableaux, la météorite de Bendegó a résisté aux flammes.

Il suffirait peut-être de rechercher Palmiye sur internet pour revoir la piscine, le restaurant, les bungalows. Une espèce de superstition m'en empêche – mais, minute, ce mot tombé de nulle part, bungalow, je l'écris et il fait surgir de petites maisons claires, au bout d'étroites allées bordées de plantes où s'allument le soir des sortes de lanternes. Il fait chaud, on suit les lumières pour rentrer dormir. Je m'allonge sur un lit blanc, dans le bungalow – c'est au cours de ces vacances que j'ai dû apprendre le mot –, et je lis *Le Spectre des chevaux de bois*, une aventure des trois jeunes détectives de Hitchcock. On dirait un souvenir.

Un dimanche de juillet, je prépare de la confiture avec mon filleul. Nous trions, équeutons et lavons les fruits, qui s'entassent dans la casserole et s'écroulent dans le sucre. Le résultat de l'opération est une masse colorée, douce, destinée à durer, à l'abri dans des bocaux qu'on alignera sur une étagère. Mon filleul a deux ans et demi, il en fout partout et je me raconte qu'ensemble, nous archivons des fruits.

Juste après, je prends note de ce moment. Que mon filleul garde quelque chose de l'été de ses deux ans. J'essaie de documenter les sons, les variations de la lumière. Je ne sais déjà plus quels vêtements il portait, et même sa voix, sa petite voix aiguë si bien accordée à ses gestes maladroits, je ne pourrai pas la restituer, elle se déforme, il aurait fallu l'enregistrer, c'est trop tard.

La Turquie, j'ai tourné la page. Ne demeure que la tentation, parfois, d'embarquer toutes affaires cessantes sur un train de nuit pour Istanbul, histoire de vérifier si je ne tomberais pas quand même sur ce marché où je n'ai jamais mis les pieds, dans cette rue en pente qu'il me semble pourtant revoir vaguement.

OceanofPDF.com

La promesse

Le chemin qui s'élève au-dessus de la ville longe une forêt nue. Je passe sans m'arrêter devant le numéro 74, où Friedrich Dürrenmatt a vécu plusieurs décennies. C'est au 76 que j'ai rendez-vous, une maison que l'écrivain aurait fait construire pour sa seconde épouse, désormais veuve. J'arrive à destination avec cinq minutes d'avance. Le ciel est blanc comme un présage, je suis terrifié. Pour tuer le temps, je sors mon appareil jetable et prends une photo qui servira à illustrer mon travail.

Je peux prouver chaque chose que j'affirme au sujet de ce mercredi 15 février 2006, tout est enregistré : les phrases prononcées par la veuve, au mot près, son accent, ses silences, ses soupirs et ses rires, les diverses formes de ses rires au fil de cette journée – en réalité à peine quelques heures qui, vues d'aujourd'hui, se situent précisément au milieu de ma vie, dont elles ont infléchi le cours sans retour possible.

Six mois plus tôt, je quittais la maison de mon enfance. Mes parents m'ont conduit à Bâle en voiture, nous avons fait une pause sur une aire d'autoroute et cette ville où j'allais passer un an, à deux heures de tout ce qui m'était familier, m'a soudain semblé infiniment lointaine. Les derniers jours avant mon départ de Lausanne, les gens me demandaient sérieusement si je reviendrais en Suisse de temps en temps.

À Bâle, l'immeuble se trouvait à côté du zoo, dans une rue courte, verte et jaune – Eggfluhstrasse, cette sonorité n'a jamais rien perdu de son étrangeté. La dame qui me louait la chambre avait été claire : elle en avait fini avec l'éducation de ses enfants et n'avait pas l'intention de recommencer, il faudrait que je me montre indépendant, responsable, adulte. D'ailleurs je ne vivrais pas avec elle dans l'appartement mais au

dernier étage de l'immeuble, sous les toits – une chambre de bonne, m'a expliqué mon père. Les WC se trouvaient sur le palier.

Pour aller en cours, je longuais un canal en bordure du zoo, l'odeur des animaux se mêlait à celle de l'eau. Je débouchais dans un faubourg, passais devant le McDonald's, suivais une ruelle qui montait jusqu'au Gymnasium am Münsterplatz. Enfilade de cours intérieures, escaliers dérobés, salles de classe poussiéreuses, longs couloirs au sol rendu irrégulier et lisse par les élèves qui y traînaient les pieds depuis le XI^e siècle. Les tours rouges de la cathédrale se voyaient de la plupart des fenêtres.

Un vendredi d'août, le jour de mes dix-sept ans. Le semestre venait de débuter mais je songeais déjà au mois de juin, quand je devrais rendre l'exposé le plus important de ma scolarité, judicieusement nommé «travail de maturité». Il me fallait un thème. J'étais en Suisse allemande, j'aimais la littérature, quelqu'un m'a suggéré Dürrenmatt, son rapport à la mythologie grecque.

Friedrich Dürrenmatt. L'année précédente, en classe, j'avais lu avec difficulté *La Visite de la vieille dame*. L'allemand était alors une langue profondément étrangère. J'avais beau l'étudier depuis des années, répéter mon vocabulaire, réciter les déclinaisons, apprendre les règles et les exceptions, je devais m'interrompre un mot sur trois pour ouvrir mon gros Langenscheidt jaune. Quant à la mythologie grecque, j'en connaissais ce qu'on connaît quand on ne s'y est jamais intéressé, Icare qui se brûle les ailes, Atlas éternellement ployé sous le monde, le Minotaure et le fil d'Ariane (cette histoire, je l'avais retenue facilement, l'héroïne portait le même prénom que ma mère).

Cet automne-là à Bâle, j'ai entrepris de lire, dans les petits volumes beiges des éditions Diogenes, Dürrenmatt à haute voix, pour me faire l'oreille autant que l'accent. Et de lire non seulement ce qui avait un rapport avec mon thème – *Minotaurus*, *Herkules und der Stall des Augias*, *Das Sterben der Pythia* –, mais aussi tout le reste, de la première comédie au dernier roman, les pièces radiophoniques, les essais et les entretiens, pas nécessairement dans l'ordre chronologique mais sans sauter les notes ni les introductions. Il me semblait que c'était la moindre des choses.

Mes dix-sept ans ont pris la forme de cette ville. Pour la première fois, dans ma mansarde éclairée par une fenêtre dans le toit, je vivais seul. Libre de mes faits et gestes, j'ai adopté sans le savoir des habitudes qui ne me quitteraient plus. Je marchais pendant des heures en écoutant de la musique, j'écrivais presque chaque jour, j'allais nager à la piscine Rialto. Dès que je le pouvais, je m'asseyais au bord du Rhin.

L'allemand se faisait peu à peu une place en moi. J'entendais le dialecte dans la rue et le Hochdeutsch dans les séries américaines que je regardais en version doublée – *The O.C.* surtout, qui en allemand s'appelait *The O.C.* mais dont le titre français était *Newport Beach*, ce qui a créé quelques malentendus à l'époque. Je prenais mon petit-déjeuner en allemand avec ma logeuse, j'envoyais des messages en allemand, des mots allemands se frayaient un chemin jusque dans le journal que je tenais.

Et je lisais Dürrenmatt. Je consultais moins le dictionnaire, je repérais des tournures de phrases, je commençais même à rire à certains passages. La fascination s'est vraiment installée quand j'ai attaqué *Labyrinth*, premier volume d'un vaste projet autobiographique qui s'ouvre sur l'affirmation que décrire sa propre vie est une entreprise impossible, quoique compréhensible : « La mort s'approche, la vie s'évapore. Parce qu'elle s'évapore, on veut la mettre en forme ; en la mettant en forme, on la fausse. » À dix-sept ans, cette logique implacable m'a percuté. J'ai lu ce livre comme tout ce que je lisais à l'époque, en observant de près comment c'était construit. Je m'endormais sur les pages. Par la suite, on a soupçonné une mononucléose.

J'ai traqué Dürrenmatt. Pour la première fois, pas la dernière, je tentais d'esquisser la vérité d'une personne en rassemblant compulsivement tout ce que je trouvais à son sujet.

J'allais à Berne pour rencontrer un spécialiste aux Archives littéraires suisses – l'effet sur moi de ces mots, archives littéraires –, à Genève pour consulter des manuscrits et des dessins. Je n'avais pas grandi en visitant des musées chaque semaine, mes parents ne le faisaient pas et j'étais troublé de me voir accomplir ces actions, traverser des gares, des salles d'exposition désertes. Je devais avoir l'air un peu perdu, cette fois où une employée m'a

demandé, en français, ce que je faisais ici. J'ai bredouillé, dans la même langue, que j'aurais voulu visiter. Après un flottement, elle m'a dit : sprechen Sie Deutsch ?

Quand je rentrais dans ma chambre de bonne, je voyais les piles de livres qui m'attendaient et je me répétais la phrase que ma logeuse soupirait chaque semaine devant son panier de linge sale : wo Berge sich erheben – là où les montagnes s'élèvent. Il n'y avait pas d'eau chaude au lavabo des wc, je me rasais depuis peu, la lame froide m'écorchait le visage. Je reprenais ma lecture, notais des choses sur la vie, les textes, les tableaux de Dürrenmatt, qu'entretemps je m'étais mis à appeler Fritz.

Et puis on m'a parlé d'elle, la seconde épouse, désormais veuve. Elle vivait encore, il pourrait valoir la peine de lui poser quelques questions ? Je l'ai contactée par téléphone la deuxième semaine de janvier. À ma surprise, elle a décroché. Dans mon allemand timide, je lui ai expliqué qui j'étais, et que je consacrais un travail à – je ne savais pas comment je devais dire. Herr Dürrenmatt ? Votre mari, ou feu votre mari ? Elle riait pendant que j'essayais de lui exposer mon projet. J'en suis venu au fait : serait-elle d'accord qu'on se rencontre ?

Nein.

Je suis resté muet comme si elle m'avait giflé. Non, a-t-elle répété. Vous savez, tellement de gens s'intéressent à Dürrenmatt. Si je devais parler à tout le monde, je ne ferais plus que ça.

Elle était allemande et s'exprimait différemment de ma logeuse ou des profs du Münsterplatz. J'ai dû balbutier qu'évidemment je comprenais. Mon cœur tapait dans ma gorge, non mais qu'est-ce que j'avais cru ? Je me demande encore aujourd'hui ce qui dans ma voix, dans mon choix maladroit de paroles, lui a fait reconsidérer ma requête.

Vous m'avez l'air très intéressé. Je suis souvent en déplacement en ce moment, rappelons-nous dans quelque temps.

On s'est téléphoné plusieurs fois. Un vendredi soir de fin janvier, elle m'a proposé de venir le surlendemain, dimanche. C'était beaucoup trop précipité pour moi mais j'ai dit oui, bien sûr. Elle a changé d'avis, m'a fixé

une autre date, qu'elle a fini par annuler. Elle me testait. Vous voulez toujours qu'on se rencontre ? Le sens de sa question m'échappait. Donnez-moi votre adresse. Elle tenait à ce que je sois bien préparé. Quelques jours plus tard, je recevais par la poste la cassette du film qu'elle avait consacré à Dürrenmatt, *Portrait eines Planeten* – le portrait d'une planète.

Générique de début. La caméra se promène sur un tableau où domine la couleur rouge, pendant que la voix de Dürrenmatt clame : Ich bin der erste Gott. Je suis le premier dieu. Heureusement pour moi, le film, qui durait quatre heures, était sous-titré en anglais. Je l'ai visionné en plusieurs sessions, en prenant des notes. Quand je sortais la cassette du magnétoscope, je vérifiais où en était la bande pour me faire une idée du temps qu'il restait. J'observais l'écrivain dans sa bibliothèque, puis dans un centre d'insémination bovine, puis sur un vélo d'appartement, en sueur, une serviette autour du cou, pédalant devant une télévision où passe un dessin animé. Il peint, écrit, joue avec son cacatoès. Il évoque son absence d'imagination et le fait qu'il n'a que quelques motifs à sa disposition, très peu, qui reviennent sans cesse sous des formes variées. Enfant, il dessine deux cartes : l'une représente son village, l'autre les constellations. À dix ans, Thésée me préoccupait déjà, dit-il avec un hochement de tête horizontal, une désapprobation.

Elle a fini par confirmer la date, ce serait donc le mercredi 15 février à onze heures, chez elle à Neuchâtel – et c'est maintenant, j'y suis. J'ai pris le train à Bâle tôt le matin, je manque les cours pour être ici, je n'ai rien réussi à avaler. La veille, je suis tombé sur un livre qui m'avait échappé, écrit par la veuve, que j'ai essayé en vain de lire à toute vitesse. Je sonne.

La femme qui m'ouvre n'est pas elle. Nous descendons un escalier, je me doute que les œuvres d'art aux murs ne sont pas des copies. Je reconnais l'un des tableaux de Dürrenmatt, *Die Katastrophe*, des trains précipités dans l'abîme. Nous pénétrons dans un vaste séjour peint en blanc, qu'une baie vitrée inonde de lumière. J'aperçois le lac en contrebas, il s'est mis à pleuvoir. Une voix s'élève, familière.

Da sind Sie ja !

Son visage me stupéfie. C'est une femme âgée – même si j'ai dix-sept ans et que pour moi on est vieux à vingt ans –, mais sa façon d'être âgée n'a rien de commun avec celle des gens que je connais. Elle est grande, droite, d'une extraordinaire froideur. Je pense à la vieille dame de *La Visite de la vieille dame*, qui revient dans le village de son enfance pour se venger d'un outrage subi autrefois. Dürrenmatt a écrit cette pièce bien avant de rencontrer celle qui se tient devant moi, je suis sûr pourtant qu'il a retrouvé en elle quelque chose de son personnage. Je ne voudrais pour rien au monde provoquer la colère de la veuve. Elle sourit.

Vous prenez un café ?

Sur le comptoir en bois qu'elle me désigne sont disposées une cafetière, des tasses et des viennoiseries. Je réalise que je ne lui ai rien apporté, et je n'ai jamais bu de café de ma vie, je n'aime pas ça, je pense, mais cette tasse, la question ne se pose même pas, il va falloir la boire. Je dis oui, merci.

Vous préférez que je vous appelle Bruno ou Herr Pellegrino ?

Monsieur Pellegrino, c'est mon père. Je réponds que Bruno c'est bien. Elle dit à son employée de nous laisser et nous prenons place sur des canapés autour d'une table basse en verre. Elle me parle des tableaux de Dürrenmatt que j'ai vus dans l'escalier. Je ne m'habitue pas au fait qu'elle l'appelle Dürrenmatt. J'essaie de l'interrompre aussi poliment que possible pour glisser ma question : est-elle d'accord que j'enregistre notre entretien ?

Nein.

Cette dureté de nouveau. Jamais je ne pourrai prendre en note ce qu'elle dit dans son allemand rapide et sophistiqué. Je dois pâlir, l'attendrir, elle se ravise.

D'accord, si vous me promettez de détruire les bandes.

Elle dit wenn sie mir versprechen et je pense à *Das Versprechen*, *La Promesse*, un roman de Dürrenmatt que je viens alors de lire mais dont je serais bien incapable, en ces instants de panique, de résumer l'intrigue. Je promets et sors un magnétophone que je pose sur la table. Je lui demande, pour commencer, de se présenter brièvement.

Moi ?

Elle rit.

Avez-vous lu mon livre, *Die Frau im roten Mantel* ?

Je lui dis la vérité, que j'en ai découvert l'existence trop tard, je suis désolé – elle me coupe : eh bien il y a ça. Je hoche la tête et me concentre pour suivre son récit, à ce stade je n'ai plus droit à l'erreur. Elle ne parle pas de son enfance, pas de sa famille, elle en vient directement à ses études, sociologie et journalisme. Elle voulait faire de la politique ou devenir diplomate. Et puis il y a eu ce projet théâtral.

L'un de mes professeurs s'intéressait beaucoup aux femmes en politique. C'était il y a longtemps, ce n'était pas fréquent à l'époque. Il a décidé de monter de vieilles tragédies grecques d'Aristophane dans lesquelles les femmes se mettent en grève : nous ne coucherons plus avec les hommes tant qu'ils feront la guerre.

Elle a employé l'expression *mit den Männern ins Bett gehen*, aller au lit avec les hommes. Gêné, je ris en disant que c'est une bonne idée.

Oui, n'est-ce pas ? Qu'on fasse enfin de la politique de manière raisonnable. Le rôle principal, *Lysistrata*, la meneuse, c'est moi qui l'ai joué. Ce travail m'a fascinée. Créer un personnage que l'on n'est pas soi-même et où l'on verse pourtant énormément de soi. J'ai déclaré : je serai comédienne.

Ses études à Munich, son premier rôle à Berlin, avec un metteur en scène connu dont je n'ai jamais entendu le nom, sa carrière qui démarre, théâtre, cinéma, télévision. Mais elle s'ennuie, redire les mêmes choses encore et encore, et dépendre du choix des autres, elle ne veut plus. Elle passe derrière la caméra pour tourner des portraits – pas des interviews, précise-t-elle, des portraits, dans lesquels elle cherche à définir un individu à partir de son travail.

C'est grâce à un ami commun que j'ai rencontré Dürrenmatt. Je l'ai raconté dans mon livre, vous le sauriez si vous l'aviez lu. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu faire son portrait.

Je demande pourquoi et elle s'exclame : mais c'était mon métier ! Je faisais des films ! Je dis oui oui, bien sûr, mais pourquoi Dürrenmatt et pas quelqu'un d'autre ?

Je connaissais ses pièces de théâtre et les trouvais intéressantes. Et... bon. Dürrenmatt est très vite tombé amoureux. Plus vite que moi, n'est-ce pas ? Sa femme était morte depuis quelques mois et il était seul, et malade, il n'allait pas bien du tout. Il avait arrêté de peindre, il écrivait moins. Un nouvel amour permet une nouvelle entrée en scène. Vous ne le savez pas encore mais vous l'apprendrez.

Après leur rencontre, Dürrenmatt compose une invective contre la Pythie. Il la maudit de l'avoir précipité dans cet amour contre lequel il ne peut pas se défendre, alors qu'il s'était engagé sur la voie de la solitude. Je verrai plus tard, en étudiant les images, que la Pythie qu'il dessine a le visage de la femme devant moi. Pour l'heure, soulagé qu'on en vienne à mon thème, je l'invite à poursuivre.

Vous le savez, Dürrenmatt a grandi avec les mythes grecs que lui racontait son père en allant au prêche. Il le dit dans mon film. Les enfants aujourd'hui lisent *Astérix*, lui ce sont ces mythes qui le fascinaient. Son œuvre entière se base là-dessus. Dans ses textes sur la Pythie, il met en place une énorme construction intellectuelle pour analyser le hasard et le destin. Il ne s'agit au fond que de ça : qu'est-ce que le hasard, qu'est-ce que le destin ? Le hasard existe-t-il, le destin existe-t-il ?

Hasard ou destin, je n'invente rien, le téléphone sonne à ce moment-là. Elle se lève, décroche et je découvre qu'elle parle un français impeccable. Elle passe à l'anglais pour dire : je n'ai pas beaucoup de temps maintenant parce que j'ai un très gentil invité, un jeune homme qui écrit quelque chose sur Dürrenmatt et veut me poser des questions. Je n'ose pas la regarder, j'avale mon café, amer et froid. Elle raccroche.

C'était l'ambassadrice de Manille, où on a monté une pièce de Dürrenmatt l'année dernière. C'était beau !

Je ne sais pas quoi répondre. Dans le monde d'où je viens, on ne glisse pas avec aisance d'une langue à l'autre, et il est rare qu'une ambassadrice nous passe un coup de fil en fin de matinée. Elle reprend.

Vous savez, il était très amoureux de moi. En fait, il était déterminé à m'épouser. Et je lui ai dit : je ne me marie pas tant que le film n'est pas fini. Je crois que c'est une question de professionnalisme. Vous ne pouvez pas

réaliser une bonne interview de quelqu'un s'il ne s'ouvre pas, s'il n'y a pas là quelque chose comme une sphère érotique. Je plaisais à tous les hommes dont j'ai fait le portrait.

Mon trouble doit se voir. Elle précise : je n'ai jamais eu d'aventure avec eux, cela aurait justement tout perturbé, n'est-ce pas ?

Je n'avais aucune chance face à elle. J'avais beau m'être préparé du mieux que je pouvais, je ne possédais aucune des références artistiques, culturelles, philosophiques ou religieuses qu'elle dégainait. Elle l'avait bien compris. À un moment donné, elle a éclaté de rire : vos questions sont si naïves !

Peut-être pour m'encourager, elle a comparé sa démarche à la mienne : vous voyez, voilà, pour mes films je faisais un peu comme ce que vous faites en ce moment, je lisais, je rencontrais des gens. En revanche – elle a lancé un regard à la machine déposée sur la table, qui tournait depuis plus d'une heure –, je n'ai jamais fait d'interviews avec un magnétophone. Comment comptez-vous faire, après, avec ce que je raconte... Vous ne pourrez jamais réécouter tout ça. C'est une horreur !

Les jours qui ont suivi, j'ai fait davantage que réécouter : j'ai procédé à une retranscription intégrale de notre entretien, qui couvre une quinzaine de pages serrées. Je me passais des segments en boucle jusqu'à saisir ce qu'elle disait. Ma honte en mesurant ce qui m'avait échappé sur le moment.

Elle est morte en décembre 2011. Quand je l'ai appris, des années plus tard, j'ai réalisé que j'avais toujours dans l'oreille certaines de ses phrases, sa manière de les prononcer : schauen Sie, darauf basiert sein ganzes Werk, es geht philosophisch sehr weit. Sa voix pourrait même s'élever de nouveau – puisque, autant l'avouer, je n'ai pas détruit l'enregistrement. Il suffirait que mon père me dénicher un appareil pour lire la bande magnétique. Il n'est pas trop tard non plus pour tenir ma promesse.

Elle me demande si je veux un autre café, je décline poliment et on en vient au Minotaure, auquel Dürrenmatt a consacré un texte qui m'a

beaucoup impressionné. Elle me parle du labyrinthe en tant que parabole de l'existence.

Quand vous pensez que chaque être humain est un Minotaure et que chaque être humain est dans le labyrinthe, en tant qu'écrivain cela vous donne matière à réfléchir. Vous êtes trop jeune pour ressentir ce labyrinthe, mais attendez un peu !

Est-ce que je perçois sur le moment ce qui m'apparaît aujourd'hui – qu'elle jouait en quelque sorte à la Pythie ? C'est elle, ce jour-là, qui me fait une promesse, et je n'imagine pas alors que dans les mois et les années qui suivront cette rencontre, je ne cesserai de m'éloigner de ce jeune homme intimidé et d'avancer avec la veuve comme horizon, son univers, ses allusions, son humour ambigu, sa posture de grande dame et son élocution impeccable.

Bon, moi je reprends un café, vous aussi ?

Pendant qu'elle me sert, elle me parle des rapports de Dürrenmatt à l'écriture et au dessin, deux activités entre lesquelles il n'a jamais pu choisir. Quand on le voit dessiner, on sait comment sont ses textes, me dit-elle. Elle me décrit sa méthode de travail, huit à dix pages pour qu'une seule tienne, souvent la nuit. Ses retouches visaient toujours à densifier. Je l'ai vu dans le film : penché sur un bureau qui ressemble à un établi d'artiste, il manipule ciseaux et colle, découpe des paragraphes, recompose des pages qu'il annote au crayon gris. Son écriture est étrange, les lettres détachées comme les forment les enfants, tremblantes comme celles des vieux.

Quand elle me signifie que la conversation est terminée, il est treize heures.

Je vous souhaite bien du plaisir, je ne suis pas sûre que tout ça soit très éclairant.

Je rassemble mes feuilles, j'éteins le magnétophone – et elle se remet à parler. Dans le train du retour, je m'empresserai de noter ce dont je me souviens. Nous gravissons un escalier et elle me montre les gravures au

mur, elle me fait même entrer dans sa chambre à coucher, j'ai de nouveau les jambes en coton. Elle me désigne quatre images apocalyptiques.

Il les a peintes peu avant sa mort. On le sent. On sent la mort, répète-t-elle.

J'ai tenu cette année-là une liste, qui couvre plusieurs feuilles A4 recto verso, des livres qu'il me restait à lire avant de pouvoir me mettre à écrire. Je constate que je n'en ai rien retenu, pas une phrase, pas un rebondissement. Au printemps, l'urgence me faisait battre le cœur, l'angoisse me réveillait la nuit. Je pensais vraiment, je l'ai confié à mon journal, que quand j'aurais tout lu et tout écrit, je serais plus serein.

J'ai rédigé mon travail à partir des notes, brouillons et résumés que j'accumulais depuis l'automne. Mes nombreux plans devenaient aussitôt caducs. J'insérais de longues citations pour avoir dans mon texte un peu de la voix des autres. J'identifiais ma tendance à vouloir tout dire, je faisais avec. C'est toujours comme ça que j'écris aujourd'hui.

Il a fallu quitter Bâle au début de l'été. Un soir assez tard, de retour à la maison, je suis sorti dans le jardin et me suis retrouvé sous les étoiles. Il y avait longtemps que ce n'était pas arrivé. Je me suis souvenu d'autres nuits, ces moments où il devenait clair que le cosmos n'était pas une notion abstraite mais qu'il était ici et que j'étais dedans. Je voyais le petit Fritz en dessiner la carte.

Le 12 juillet, j'ai envoyé mon travail à la veuve de Dürrenmatt. Je lui demandais d'excuser les coquilles, corrigées au crayon gris, espérais que le contenu lui plairait, la remerciais pour le temps qu'elle m'avait consacré et lui souhaitais un bel été. Pour la reliure, j'avais choisi des anneaux bleus, une couverture en plastique transparent et une dernière page cartonnée, bleue elle aussi. Le travail comportait des reproductions de tableaux et quelques photographies prises au cours de mes recherches, mais aucune de la veuve. Avant de nous quitter, ce jour de février, j'avais rassemblé une

dernière fois mon courage et sorti mon appareil photo jetable. Nein – et cette fois-ci, c’était définitif. Vous êtes trop jeune pour le savoir, mais passé un certain âge, ça n’a plus de sens d’immortaliser son visage.

Sa réponse à ma lettre est datée du 24 juillet. Elle commence par me complimenter pour mon travail, avant de me faire remarquer que j’ai mal retranscrit certains de ses propos, et que d’ailleurs elle ne s’attendait pas à ce j’imprime tout l’entretien – dans ces cas-là on donne à relire, à l’avenir vous le saurez.

Juste une chose encore, ajoute-t-elle. Vous n’avez pas parlé avec « la veuve de Dürrenmatt », mais avec

Charlotte Kerr Dürrenmatt

Denken Sie mal darüber nach, conclut-elle. Pensez-y.

OceanofPDF.com

La grande vie

Petit garçon, je voulais être une princesse, porter de longues robes et vivre dans un château. Ma référence majeure était *La Belle au bois dormant*, version Walt Disney. Ma joie le jour où ma mère m'a montré dans le journal un article consacré aux folies architecturales de Louis II de Bavière, une page entière avec des illustrations : le château du dessin animé était inspiré d'un modèle réel. J'ai conservé la coupure dans un dossier plastifié. Si j'observe aujourd'hui les tours blanches de Neuschwanstein, ses toits bleus et toutes ses fenêtres, si je me figure les escaliers en colimaçon, les passages secrets, les salles de bal où faire virevolter mes robes, l'effet est le même qu'autrefois, mélange d'exaltation et d'effroi, désir, envoûtement.

Dans l'intervalle, j'ai appris qu'une telle bâtisse était un cauchemar à entretenir, et comment imaginer y passer ne serait-ce qu'une nuit, moi qui évite de descendre dans la cave de mon immeuble après le coucher du soleil ? Mieux vaut un château comme celui où l'on m'invite à séjourner, un été, peu après mes trente ans : une grosse maison avec des ailes et un toit en argile rehaussé de clochetons. Jardin en terrasses, cour intérieure, dépendance, mur d'enceinte. En le voyant, je pense à Tintin découvrant Moulinsart – à défaut de Neuschwanstein, Moulinsart aurait pu faire l'affaire si on m'avait posé la question quand j'étais petit.

Je prends mes quartiers dans la chambre mise à ma disposition au fond du couloir du premier étage. Si j'en ai le temps, je souhaite profiter de ce mois au château pour relire cette espèce de journal que je tiens irrégulièrement depuis l'enfance. En attendant, je range mes carnets dans un vieux secrétaire et m'allonge pour une sieste dont j'émerge confus et

découragé. La lumière qui transperce les rideaux me rappelle la chance que j'ai d'être ici, secoue-toi mon chéri.

En début de soirée, je retrouve les autres sur la terrasse. Le platane qui s'élève entre cour et jardin a deux cent cinquante ans, l'âge de la maison, explique Sophie, la directrice. Évoquant les propriétaires qui se sont succédé, elle s'arrête sur cet éditeur allemand qui a fait l'acquisition du domaine dans les années 1970. Après sa disparition, son épouse, une femme plus jeune que lui, prénommée Jane, n'a pas quitté les lieux. Elle est morte au château, oui, dit doucement Sophie.

Cette nuit-là, en parcourant le couloir du premier étage pour aller à la salle de bains, je me demande dans quelle pièce on a retrouvé Jane. Je m'interdis de me retourner pour vérifier l'origine des craquements. Je me retourne quand même.

Aucune difficulté à me faire à cette vie de château, les habitudes sont prises en quelques jours. Réveillé tôt, j'enfile un short léger, une chemise que je ne boutonne pas, tout le monde dort encore à cette heure-ci, et je descends à la cuisine, une pièce carrelée de rose pâle, me préparer un café que je sors boire sur le perron. Il fait encore frais, la rosée assombrit le sol de la cour, humide sous mes pieds nus. J'observe une statue de taureau grandeur nature. Le soleil pointe au-dessus du toit de la dépendance, je le laisse me chauffer le torse. Avec un deuxième café, je monte m'enfermer dans la bibliothèque. La pièce, tapissée de livres jusqu'au plafond, me rappelle celle de *La Belle et la Bête* – autre château, autre princesse vêtue de robes dignes du petit garçon que j'étais. Je m'installe au bureau, dos à la fenêtre, à la place de l'éditeur.

Je travaille à mon troisième livre. Un roman dont le narrateur se rend dans une ville étrangère pour y trier les archives d'une traductrice dont il ne sait à peu près rien. Je dois avoir remis le manuscrit d'ici la fin de cette résidence, c'est maintenant ou jamais que je peux résoudre les problèmes et donner au texte la forme qu'il lui faut. Je redescends me préparer des tartines que je mange sur la terrasse. Ces lourdes chaises étaient-elles déjà là du temps de Jane ?

En fin de matinée, je me recouche. Rideaux tirés, je somnole en écoutant les gens discuter sous mes fenêtres. À midi, pendant que je réchauffe des restes, je croise parfois l'une des autres personnes qui séjournent ici, occupées au même genre de tâches que moi, concentrées, minutieuses, obsessionnelles. Puis j'embarque une pêche, ma gourde, un livre, j'enfourche un vélo et fonce jusqu'au lac. Debout sur les pédales, je crie de joie dans le vent et le soleil. On dirait les étés de mon adolescence : du matin au soir, aucune responsabilité, je pouvais passer mon temps à lire, ma mère pourvoyait à tout. La grande vie.

Plus tard, je remonte sur mon vélo, je transpire en traversant les vignes éclairées de biais, je rentre au château. Après une longue douche, apéritif. C'est au cours de ces conversations du soir que j'en apprends davantage sur Jane. Jane Scatcherd, une Anglaise de bonne famille – on la surnomme Lady Jane. Quand elle rencontre l'éditeur allemand, au milieu des années 50, elle est déçue qu'il n'ait jamais publié Proust. Leur relation est explosive, leur vie sociale intense. Voyages à l'étranger, hôtels de luxe, fêtes et réceptions au château, où défilent les visiteurs illustres. En février 1992, au cours d'un voyage en Inde, l'éditeur meurt subitement. Sur la photographie qui le montre de profil devant le Taj Mahal, on ne devine pas qu'il vit ses dernières heures. Jane se retrouve seule, désertée par les visiteurs illustres. Le château doit lui sembler immense. Elle dîne avec son personnel dans la dépendance, c'est plus simple que de faire déplacer tout le monde. Elle boit énormément. Les circonstances de sa mort me demeurent obscures. J'entends parler un soir d'un suicide dans sa baignoire, avant-bras lacérés, un autre soir d'une fin plus douce, dans son lit, à un âge avancé.

Son nom ne donne presque aucun résultat sur internet. Miss Scatcherd est la maîtresse d'école, dans *Jane Eyre*, qui martyrise l'héroïne. J'avais oublié ce personnage. De ce roman, je me rappelle surtout le manoir de Rochester et la femme enfermée dans le grenier, une histoire qui me terrifiait. Lady Jane, elle, disparaît derrière son grand homme de mari et derrière sa propre sœur, Yvonne, actrice célèbre en son temps.

Je cuisine Sophie, qui me dit : tu es vraiment intéressé on dirait, j'ai peut-être quelque chose pour toi. Il y a quelques années, en vidant les

combles, elle est tombée sur de vieux papiers. J'imagine des liasses de lettres, ou le journal intime de Jane, mais elle précise : de la paperasse administrative. Factures, relevés bancaires, ce qu'il y a de plus barbant à première vue. Mais ça vaut la peine de s'y pencher.

J'ai tout gardé, bien sûr, ajoute-t-elle. Je peux te montrer si tu veux.

Un gros classeur gris, semblable à ceux dans lesquels je range mes papiers. Sur l'étiquette, au feutre noir (la couleur est passée mais c'est encore lisible) :

BILLS
9 : 1992

Ce doit être l'écriture de Jane. Je songe que dans sa langue maternelle, comptabilité se dit *bookkeeping* – tenir les livres. L'exercice, qui est pour moi source d'ennui ou d'anxiété, semble soudain moins hostile.

À l'intérieur, des séparations alphabétiques. Cela commence par une interminable facture de chez Aligro, 2683 francs et 40 centimes. Le fait qu'elle soit datée du 1^{er} mars 1994 m'indique d'emblée que le contenu du classeur déborde ce que promet l'étiquette. Gants de vaisselle, savon noir, vinaigre de vin blanc, produits pour l'argenterie et le cuivre, insecticide et antimite, papier toilette, lessive en poudre, sacs à ordures – Jane a dû faire cette année-là un grand nettoyage de printemps.

Le 15 février 1994, Jean-Luc A., menuisier à Aubonne, adresse une facture pour la réparation de la fenêtre de la cuisine. Le 17 avril 1991, Jane reçoit de chez Ashida, 24, rue du Faubourg-Saint-Honoré, quatre pantalons écrus pour un total de 26 000 francs français. À la réflexion, ce n'est sûrement pas elle qui faisait les courses et le ménage, mais plutôt Armandina P. et Antonio M., dont je lis les noms sur un document daté de 1993.

Sous la lettre A se trouvent aussi des primes d'assurances mais ça, vraiment, je n'arrive pas à m'y intéresser.

Réveil en sursaut, en pleine nuit. Il y a quelqu'un dans ma chambre. Je n'ose pas allumer ma lampe de chevet. Reste immobile, le cœur battant, un temps infini. Je me rendors à mon insu. Le lendemain matin, je scrute la fenêtre de la cuisine, mais le menuisier d'Aubonne n'a pas laissé de cicatrice.

Le repas fini, on profite de la douceur nocturne pour terminer tranquillement la bouteille de vin. Je dis à Sophie que j'ai commencé à parcourir le classeur et que c'est troublant, Jane me devient réelle.

Elle voit ce que je veux dire. Elle ne l'a pas connue mais ça ne l'empêche pas d'entretenir avec elle une sorte de complicité secrète. Elle baisse un peu la voix pour me rapporter une histoire dont elle a eu vent. Après la mort de Jane, le château est demeuré inhabité quelque temps. Une nuit, en faisant sa ronde, l'agent de sécurité a entendu des hurlements. Une femme dans l'obscurité, recroquevillée au bas des escaliers. Elle aurait fini en maison de repos, c'est ce qu'on a raconté à Sophie qui a pris ses fonctions peu après.

Elle poursuit : c'est difficile à percevoir en plein été, mais l'atmosphère ici peut être assez pesante. Les premiers hivers, quand elle entrait dans le château vide – volets fermés, chauffage coupé – pour vérifier que tout allait bien, elle sentait des présences la cerner. Elle traversait les pièces en disant à haute voix qu'elle ne faisait que passer. Quelque chose s'est éclairci dès qu'elle s'est mise à parler à Jane. Elle peut désormais vaquer à ses tâches sans être dérangée, elle sait que Jane veille.

Mais je ne devrais peut-être pas te raconter ça. Je ne voudrais pas que ça t'empêche de dormir.

J'ignore comment elle est morte et à quelle date. J'ignore aussi où et quand elle est née. Dans ses dernières volontés, elle a émis le souhait que le château offre des résidences d'écriture, en mémoire de l'éditeur allemand. Romancières, traducteurs, essayistes, poètes et scénaristes se succèdent chaque année dans ces lieux, nous lui devons notre présence ici et j'ai du mal à croire que personne ne se soit intéressé à elle. Tout le monde se dit peut-être comme moi que ce n'est pas le moment, qu'on avait d'autres

projets pour ce séjour. Je dois finir mon livre, relire mes carnets. Je rouvre le classeur.

Chaque hiver, Jane achète à une entreprise de combustibles des litres d'huile extra-légère. Je repense à l'histoire de Sophie, ces pièces lugubres de novembre à mars, et Jane seule là-dedans. Il faut faire réparer les radiateurs, contrôler les circuits électriques et thermiques de la piscine, repeindre les murs, ramoner la chaudière, changer les tuiles cassées, remplacer les rideaux brûlés par le soleil – il y en a tant, en satin brun, en satinette rose, et si on ne les remplace pas, c'est la peau de Jane que le soleil brûlera, Jane seule là-dedans, à l'écoute des craquements ou sanglotant dans le plus grand silence.

Il faut relativiser, elle n'est pas entièrement à plaindre. Les factures Diners Club International me renseignent sur ses voyages : Londres, Ritz Hotel-Piccadilly, Paris, Plaza-Athénée, Stockholm, Diplomat Hotel. Elle commande chaque mois des boîtes de mini-cigarillos qu'elle doit fumer à la chaîne, assise bien droite sur une chaise, et pourquoi pas celle où je me tiens en ce moment même, à la table où je parcours ce classeur. Un nouvel aspirateur le 27 mars 1994, une nouvelle friteuse le 20 septembre 1993. Un collier de temps en temps, des pralinés. Des frais d'avocat à Hambourg (elle descend au Vier Jahreszeiten), une histoire d'appartement. La voiture lui coûte une fortune et je ne suis même pas sûr qu'elle ait le permis.

En octobre et novembre 1992 – peu après la mort de l'éditeur allemand –, des récépissés pour des sommes versées à l'hôpital psychiatrique de La Métairie, à Nyon. Le 14 juin 1993, une facture émise par la commune de Lavigny :

Concession au cimetière pour pose plaque de

[votre mari.

500 CHF.

Payable à un mois.

En septembre 1993, elle doit plus de 2000 francs au Dr G., à St-Prex. Au bas de la facture, un diagnostic est inscrit à la main. Je trouve d'autres

descriptions de ses symptômes sur des documents datés d'avril 1993 et de la fin de l'année 1992, qui illustrent sans commentaire que son état se détériore. Je ne recopie pas ces mots, il s'agit de la vie privée de Jane, son corps, son deuil. Mais je note que continuer de mener sa barque, soigner son apparence, tenir les livres et la maison, prend dans ces conditions l'allure d'une tâche héroïque.

Au détour d'une ordonnance, je découvre qu'elle est née le 18 mai 1924. Elle est Taureau.

Je me laisse fasciner par ce train de vie de grande bourgeoise. Il ne s'agit pas de nostalgie, je n'idéalise rien. C'est seulement qu'en l'absence de marche à suivre, observer des vies passées m'aide à m'orienter dans la mienne.

Je cherche Jane, des choses sur Jane. Je veux me figurer cette femme seule dans son château, poser sur ce qui m'entoure le même regard qu'elle – je veux son regard à elle. Mais j'ai beau faire, ce que je trouve, ce que j'en dis, ne parlera jamais que de moi. Et tant de choses ont changé depuis sa mort. Sophie m'explique que, pour financer les travaux, il a fallu vendre des meubles, des objets, des tableaux, des livres au kilo. Sans doute aussi les bijoux et les vêtements de Jane, mais je ne pose pas la question. Les lumières, elles, n'ont sûrement pas changé. Je tire les rideaux comme elle devait le faire, les après-midis d'été, et l'atmosphère se modifie.

J'ai conscience de donner l'impression d'être en vacances. Quand je ne suis pas au bord du lac, je prends place sur une chaise longue au jardin ou, s'il fait trop chaud, dans un canapé au salon, à côté d'une lampe qui éclaire faiblement, et je feuillette un roman en m'interrompant pour arrêter mon regard sur le paravent délavé, dressé dans un coin de la pièce, dont je me demande ce qu'il dissimule. Je pourrais être une princesse, je laisse jubiler en moi le petit garçon, sans lui dire que cela ne va pas durer.

Enfermé dans la bibliothèque qui s'est imprégnée de l'odeur de café refroidi, je lutte avec ce roman à terminer. Mon narrateur se rend chaque

jour dans la maison où a vécu cette traductrice qu'il n'a pas connue et où ne se trouvent plus que ses meubles, ses objets, ses papiers. Le texte menace de se dissoudre dans le flou. Le délai se rapproche, je devrais ne plus me consacrer qu'à cela mais j'ai la tête ailleurs. Je ne serai pas libéré avant d'avoir parcouru jusqu'au bout le classeur de Jane.

Je triche. Je le renverse et le recommence par la fin. Le dernier document est le testament, daté de l'année 1958, d'un certain Joseph Eric Scatcherd, 3 Pump Court, Temple, London E.C. 4. S'il s'agit de son père, alors ce serait elle, cette Jeanne De Beurges-Rosenthal, domiciliée à Selb-Plößberg, Oberfranken, Western Germany ? Je vérifie, c'est en Bavière. Que signifie ce lieu pour Jane ? Et pourquoi ce prénom francisé ?

Je reprends mon exploration alphabétique, la litanie des réfections. Au salon, découverte et recouverture d'une banquette en X et d'un fauteuil Louis XV, finition petite lézarde ton sur ton. Des travaux similaires dans le boudoir, le dressing et le jardin d'hiver. Pour la chambre de madame, confection d'un couvre-pieds en soie. La lampe de jardin en fer forgé subit un traitement de choc : le devis prévoit qu'on la dégraisse à la vapeur et à l'ammoniaque et qu'on passe du minium sur les parties rouillées avant de la poncer et de la repeindre en vieux vert clair (deux couches). C'est à la lueur de cette lampe que j'ai entendu parler de Jane pour la première fois.

Au cours de l'année 1994, elle débourse des centaines de francs chez un traiteur à Romanel, mais il n'y a pas le détail, je ne sais pas ce qu'elle mange. J'apprends qu'elle paie un «impôt spécial des étrangers» et que sa fortune s'élève à plusieurs millions. En novembre 1992, entre deux consultations à l'hôpital psychiatrique, elle se fait livrer une paire d'escarpins en crêpe rose et un sac assorti de la boutique René Mancini, bottier, 20, rue du Boccador, Paris 8.

Je n'allume plus les lumières quand je parcours la nuit le couloir du premier étage, je pourrais fermer les yeux et me diriger aux sensations, à la mémoire de cet espace que j'ai développée au cours des semaines. Les craquements ne me font plus sursauter. Mais en revenant dans ma chambre, je me crispe en me demandant si on a pensé à verrouiller la porte d'entrée.

N'importe qui sinon a pu s'introduire dans le château, patienter dans l'ombre. Avant de retourner au lit, je vérifie que personne ne se cache dessous.

Vient ce moment où, à force de feuilleter le manuscrit de mon roman, un doute me prend. Est-ce que j'ai tout dit ? Ma hantise est de découvrir trop tard, une fois le livre publié, une idée centrale qui aurait dû y figurer. Il me semble soudain n'avoir rien sauvé d'essentiel, avoir dressé un inventaire vierge.

Je laisse de côté le classeur de Jane et récupère dans le vieux secrétaire de ma chambre la paperasse que j'y ai rangée à mon arrivée. En relisant tout, j'aurai l'assurance de n'avoir rien oublié. Je garde pour plus tard les pages d'enfance – le classeur bleu, les cahiers lignés – et commence par le premier carnet à spirale, le jaune. J'avais quinze ou seize ans. Des scènes ébauchées, dont je ne sais plus si je les ai vécues ou inventées. Un rêve, la description d'un lieu. Idées de textes, citations, plans pour des livres plus ambitieux les uns que les autres – ces passages consacrés à l'écriture me font honte.

Je continue, je m'ennuie. Je préférerais me remettre aux factures de Jane et songe que pour être exhaustif, il faudrait aussi passer en revue les mémos sur mon téléphone, les milliers de photos jamais triées, les mails, et ces fichiers qui pullulent sur mon ordinateur, dont j'effectue des sauvegardes sporadiques sur des disques durs externes – je fais des copier-coller, n'ose plus effacer les doublons parce qu'il se peut que j'y aie glissé des idées qui ne figurent nulle part ailleurs, j'ouvre un nouveau document qui devient tentaculaire, j'oublie d'une fois à l'autre ce que j'ai écrit, je referme toutes les fenêtres sans avoir rien réglé.

Quand j'en arrive aux notes prises lors de relectures antérieures – je relis, je note ce que m'évoque ma relecture, je recopie des fragments, je fais les mêmes constats et prends les mêmes résolutions, dont celle d'arrêter de me relire –, je me retrouve entre deux miroirs en vis-à-vis, face au vertige d'un gouffre sans fond.

J'ai besoin d'une pause.

Lié à la terre, le Taureau, second signe du printemps, est une force tranquille. Vie incarnée, ancrée dans le sol et les possessions. Avance à son rythme, réfléchit longtemps avant de prendre une décision. A peur du manque mais, pragmatique et endurant, sait surmonter les difficultés. En amour, loyal et obstiné, fiable, fidèle et patient, mais aussi tyrannique et jaloux. Digère très lentement les émotions. Rumine. Taureaux célèbres : Marc Aurèle, Florence Nightingale, Ella Fitzgerald, Elizabeth II.

Je ne suis pas le seul à nourrir un léger délire d'exhaustivité. Dans son édition de 1865, le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* de Jacques-Charles Brunet, en six volumes, entend inventorier chaque ouvrage paru en Europe au cours des trois cents années précédentes. Au même moment, Eugene Schieffelin se met en tête d'introduire en Amérique du Nord toutes les espèces d'oiseaux mentionnées dans les œuvres de Shakespeare. Depuis 1938, les mormons microfilment les états civils du monde entier, conservant désormais dans leur bibliothèque de Salt Lake City le fantôme de plus de onze milliards d'êtres humains.

Plus modestement, je termine la relecture du carnet jaune. Je ne tombe pas sur une idée centrale qui devrait figurer dans mon roman en cours, mais je constate que certaines images, à force d'être ressassées, se sont frayé un chemin jusqu'aux livres publiés. Quelque chose de réconfortant là-dedans, une espèce de preuve de la continuité du moi.

Dans le carnet suivant, le rouge, se trouvent les notes prises à dix-huit ans, lors d'un voyage en Bavière que mes parents m'avaient promis pour le jour où je parlerais allemand. La visite du château de Neuschwanstein avait été bien trop rapide, j'aurais voulu m'attarder dans chaque pièce de ces lieux si souvent imaginés. Au retour – j'avais complètement oublié ça –, je me suis mis en tête d'écrire quelque chose autour de Louis II : peut-être une biographie, un roman historique, un conte, ce qui m'importait était de retourner dans ce château, céder à cette fascination que j'identifiais déjà, celle des maisons et des secrets qu'elles contiennent. Déambuler entre ces murs, ma robe effleurant les sols, épousant une à une les marches que je gravissais, comme Aurore hypnotisée dans *La Belle au bois dormant*, qui

s'engage, lente, droite et digne, dans un escalier en colimaçon. Ou comme la cruelle reine de *Blanche-Neige* qui descend préparer la pomme empoisonnée, sa cape noire liserée de fourrure ondulant majestueusement derrière elle.

Un matin, au lieu de remonter dans la bibliothèque, je traîne dans l'herbe mouillée du jardin. Quand je rentre, je me sèche les pieds en les frottant contre mes mollets avant de marcher sur le grand tapis que Jane faisait nettoyer par une entreprise spécialisée. J'observe les œuvres d'art, la forme des lampes. Il n'y a rien derrière le paravent, seulement quelques câbles, la rallonge de la télévision.

Tout un mur du salon est un immense miroir. L'un des segments est légèrement incliné par rapport aux autres. Je m'approche, pose ma main sur le reflet de ma main et le mur s'ouvre – un passage secret qui débouche sur une pièce minuscule où des photographies de Jane se décolorent au soleil. Je les compare à d'autres, exposées sur une table de bois verni. Jane à des âges différents. Son élégance, sa posture, ses yeux, je voudrais avoir connu ses gestes. Dans un secrétaire noir se trouvent encore d'autres portraits, des photos passeports. Je les fais défiler et son visage vieillit, Jane se fripe entre mes doigts. Je m'en veux d'avoir épluché ses papiers pour en tirer des phrases – comme si je pouvais lui rendre la vie, alors que je l'ai tout au plus empaillée.

Le 17 mai 1993, la veille de son soixante-neuvième anniversaire, Jane s'offre un oreiller neuf.

29 octobre 1993, bibliothèque : découverture et recouverture d'un petit canapé deux places, finition à galon, confection de housses de coussin, décoration avec nervure. Je lève les yeux du classeur et examine le petit canapé qui se trouve à deux mètres de moi, sur lequel je me suis souvent allongé sans prêter garde à la nervure de la décoration.

Sous P, factures de pharmacie. Des listes immenses chaque mois, somnifères, magnésium, d'autres substances que je ne connais pas.

Frais de serrurerie et de télécommunication. Frais de teinturerie : blouson en daim, blouse organza, gros pull-over en coton, et un foulard de soie avec des imprimés dont la note du pressing indique qu'il reste taché.

Bégonias semperflorens, impatiens saumon et orange, plants de framboisiers, géraniums Palais roses, jonquilles Golden Harvest, Duke of Wellington, Princesse Irène – le jardin est un gouffre, Jane commande des fleurs par centaines.

Lettre Y, fin du classeur. Le 19 avril 1994, elle achète chez Yves Saint Laurent, pour la somme de 230 000 francs, un tailleur-pantalon beige avec jupe assortie et une robe de shantung bleu ciel. C'est, sauf erreur, très peu de temps avant sa mort.

En l'espace de quelques jours, mon roman trouve enfin la forme qu'il lui faut. Après des années à le ruminer, des mois de travail acharné et ces semaines ici, tout se délie et vient à moi. Je remets mon manuscrit à la date convenue. Je n'ai pas relu tous mes carnets, loin de là, et j'angoisse à l'idée de ce que je n'aurai pas réussi à dire dans ce livre, que je n'aurai peut-être pas le temps de dire ailleurs, mais tant pis, ça suffit. Je remballer ma paperasse puis je flotte dans les couloirs sans plus sentir mon corps. Dehors, des trombes d'eau.

Le matin de mon départ, je rends le classeur à Sophie. Puis je retrouve mon appartement en ville, reprends les affaires courantes, évite de descendre à la cave après le coucher du soleil.

Quelques mois plus tard, mon livre est publié et des images me reviennent de mon été au château. Je me vois dans la bibliothèque, en train de lutter pour que s'incarnent mon narrateur et cette femme absente. Je comprends que Jane veillait. Fais confiance à ce jeune homme intrigué, me souffle-t-elle. Qu'il rassemble ce qui reste de cette inconnue – tissus, odeurs, ombres et lumières. Les formes douces et multiples qu'adopte l'absence lorsqu'on la laisse se déployer.

Huit semaines

Le projet a pris forme lentement, sur plusieurs mois, une éternité. Il générait une série de problèmes à régler. Que faire de la maison en notre absence ? Qui se chargerait de gérer le magasin familial ? Qui garderait la chienne ? L'idéal aurait été qu'elle vienne avec nous, mais il aurait fallu la mettre en quarantaine à notre entrée dans le pays et c'était inimaginable, l'abandonner dans une cage à la douane.

J'avais douze ans, ma sœur en avait huit et l'année scolaire se terminait pour nous deux avec un peu d'avance, à la mi-juin. Pendant ma dernière heure de cours – histoire –, j'ai présenté un exposé sur les Jeux olympiques de l'Antiquité. La salle était plongée dans la pénombre, des images étaient projetées, les autres riaient parce qu'il y avait des corps nus, on voyait des fesses, des testicules, souvent les pénis manquaient. Lorsque j'ai quitté la classe, je me suis répété que c'était pour la dernière fois. À la rentrée, je serais dans un nouveau collège, je commencerais l'anglais et l'option mathématiques et physique.

La voiture des parents sentait toujours le neuf, une odeur qui me donnait la migraine. C'était encore pire pour ma sœur, que quelques minutes de trajet suffisaient à rendre malade. Nous avions l'habitude des longs voyages – il fallait par exemple douze heures de route pour aller retrouver notre nonna qui vivait la moitié de l'année dans le sud de l'Italie. Ce jour-là, en juin, c'est au nord-nord-est que nous avons mis le cap. La chienne était chez notre tante, elle ne m'avait pas quitté des yeux alors que je m'éloignais. J'espérais très fort que ce qu'on disait était vrai, que ces animaux-là n'avaient pas la notion du temps.

La première nuit, nous avons dormi dans un hôtel en France. Le lendemain, deux heures après le départ, ma mère s'est rendu compte que la veste de ma sœur était restée dans la chambre. Nous avons gagné Calais. J'étais un peu déçu que nous ne passions pas par Paris, mais il y avait des semaines que je trépignais à l'idée de traverser le tunnel sous la Manche. Un boyau de verre déposé sur le sable du fond, par les fenêtres de la voiture je verrais le ventre d'énormes poissons, des rideaux de lumière pâle et des concrétions de coquillages. La réalité – la voiture chargée sur le train, puis des kilomètres de béton aveugle – m'a plu tout autant, la simple idée de cette eau au-dessus de nous suffisait à me fasciner. *Titanic*, vu un nombre incalculable de fois depuis sa sortie, avait laissé des traces. Le béton se lézarde, le tunnel cède et l'eau s'engouffre, monstrueuse, rugissante.

Au bout du tunnel, le monde avait changé. Mon père a eu un rire crispé en abordant le premier rondpoint, qu'il s'agissait de prendre dans le bon sens. J'espérais voir Londres mais, comme Paris, nous avons contourné. C'est à la mer que nous allions.

Briques rouges, tourelle, bay-windows à chaque étage : le 6 Alumdale Road ressemblait à un manoir – le mot manoir me plaisait autant que le mot château. Une femme souriante nous a ouvert. Yvonne, la directrice de la pension. Elle gesticulait, je ne comprenais rien à ce qu'elle disait, je ne parlais que le français et des bribes d'allemand.

Elle a commencé la visite par la salle à manger, où nous prendrions nos repas matin et soir (j'ai découvert à cette occasion le sens du mot demi-pension). Une porte-fenêtre donnait sur une terrasse à l'arrière de la maison, d'où quelques marches menaient à un jardin étroit. Au salon, un feu électrique crépitait dans une cheminée artificielle. Affalé devant la télévision, un jeune homme s'est levé pour nous saluer – il devait avoir dans les vingt ans et je dis jeune homme aujourd'hui, à l'époque je voyais un homme tout court, un adulte. Il s'appelait Eduardo, son sourire a provoqué en moi quelque chose qu'à douze ans je n'identifiais pas à du désir.

Les sols étaient recouverts d'une belle moquette rouge. Nous avons emprunté un large escalier jusqu'au premier étage, puis un plus petit, encaissé, pour rejoindre le deuxième, sous les toits, là où se trouvaient la chambre de mes parents et, dans la tourelle, celle que je partagerais avec ma sœur. Je me suis jeté sur l'un des lits en déclarant que c'était le mien.

Notre maison pour les deux mois à venir, huit semaines pour être exact. C'est ce que nous répétions aux gens depuis que le projet s'était précisé : cet été nous partons en Angleterre, en famille, pour huit semaines, huit semaines entières.

Avant ce séjour, l'Angleterre n'était déjà plus pour moi un territoire neutre, mais le pays de Sherlock Holmes, celui où la Matilda de Roald Dahl dévorait *Jane Eyre* et *Moby Dick* et où Miss Marple résolvait ses énigmes sans quitter son fauteuil. Lors de notre première visite à la librairie du square de la ville, mes parents m'ont acheté *Harry Potter and the Philosopher's Stone*. Mais même en connaissant l'histoire à peu près par cœur, je ne comprenais rien, je ne parlais pas un mot d'anglais.

C'était d'ailleurs la raison de ce séjour. Chaque matin, nous marchions ensemble jusqu'à l'école. En chemin, je posais ma main sur les boîtes aux lettres cylindriques et rouges, ornées d'une couronne en relief, je fantasmais sur la royauté. Nous traversions la route en regardant deux fois de chaque côté, nous ne savions jamais d'où arrivaient les voitures.

L'école aussi tenait du manoir – boiseries, escaliers étroits menant à des couloirs et des recoins – et comme dans la pension d'Yvonne, les sols étaient recouverts de moquette. À plus de quarante ans, mes parents avaient le double de l'âge moyen des autres élèves. À l'inverse, ma sœur et moi étions de loin les plus jeunes et avions droit à un professeur privé. Trevor adorait *Wallace and Gromit*, nous faisait écouter des comptines et passait en boucle la chanson de *Postman Pat*, le facteur qui, à l'aube, part faire sa tournée, accompagné de son chat noir et blanc :

All the birds are singing
The day is just beginning

Pat feels he's a really happy man

Il nous distribuait des fiches, il fallait remplir les exercices, ma sœur coloriait les dessins. Nous apprenions la différence entre tortoise, tortue de terre, et turtle, tortue de mer. Ensuite, nous pouvions coller les fiches dans notre cahier.

Je me vois, quelques semaines après notre arrivée, assis dans le petit escalier qui mène à la tourelle. Je suis plongé dans *Matilda*, version anglaise, un épais volume rose. Je déchiffre phrase à phrase, c'est comme réapprendre à lire.

Une joie tranquille me porte depuis que j'ai commencé à écrire sur l'Angleterre. Je vaque à mes activités quotidiennes en songeant à tout autre chose, soudain j'identifie cette chaleur intérieure. Je m'arrête, en observe les contours et il n'y a aucun doute, cette émotion est produite par la sensation de l'Angleterre vivante en moi.

Je craignais que le fil sur lequel je tire ne soit court, effiloché au bout, comme mes souvenirs de la Turquie. Il continue au contraire de se dérouler. Le profil de la reine sur les pièces de monnaie que je triais par ordre de grandeur. Ces jeux de société miniatures que nos parents avaient trouvés chez WHSmith. Le cuisinier de l'école qui ressemblait à Stromboli, le méchant du *Pinocchio* de Disney. L'aquarium – Oceanarium, un mot imprononçable – construit sur la plage.

La plage. Pour nous y rendre, il fallait traverser un parc qui me semblait une forêt, envahie d'une végétation grasse. J'entends mon père articuler ce mot, grasse, en caressant une énorme feuille épaisse et luisante, l'effet de la pluie anglaise, même s'il n'a pas plu cet été-là, ou presque pas, du moins pas dans ma mémoire. Un pont suspendu se balance entre les cimes, des écureuils font partout des éclairs souples et roux, le sable crisse sous la semelle et la vue se dégage sur la mer.

Au-delà des images, cette chose plus difficile à décrire, un écho de mon corps d'autrefois, ce qui l'habitait, le traversait. Monter les escaliers de la pension, croiser Eduardo, m'asseoir contre la bay-window et regarder la rue depuis le sommet de la maison, sous les toits. C'est toujours là, je peux être tranquille.

Pourtant, la méfiance ne me quitte pas. Comment être sûr que les détails qui surgissent au fil de l'écriture sont authentiques et qu'ils ne servent pas juste à rythmer la phrase, la faire scintiller un peu ? Comment rendre compte des heures qui n'ont laissé aucune trace ? Comment rester fidèle au flou ?

Londres, par exemple. Nous y avons passé une journée, peut-être deux. Je me rappelle avoir voulu visiter l'appartement de Sherlock Holmes, au 221b Baker Street, mais de l'appartement lui-même, aucune image. Madame Tussauds, le visage de cire d'Agatha Christie. Un pub qui s'appelait le *Sherlock Holmes* (je nourrissais une petite obsession). L'herbe verte d'un parc immense. Pas la Tamise. Mes souvenirs de la Tamise appartiennent, j'en suis presque sûr, à des séjours postérieurs.

Southampton. J'avais insisté pour qu'on y aille parce que c'est de là qu'avait appareillé le *Titanic* en 1912. Mais de Southampton, il ne me reste rien, j'avais même oublié notre excursion là-bas jusqu'à ce que je visite à Halifax, quinze ans plus tard, un musée dédié aux victimes du naufrage, parties vivantes du sud de l'Angleterre pour finir enterrées dans cette ville de l'Est canadien.

Si je voulais restituer la forme exacte de ma mémoire, mon récit devrait être beaucoup plus lacunaire. Il faudrait renoncer à composer ne serait-ce qu'une seule phrase entière et joncher la page de vides. Décrire l'Angleterre en zone dévastée. Mettre un rift entre le pub et l'école, parce que j'ai beau faire, je ne parviens plus à relier ces deux endroits. Détachée du reste de la ville, la galerie marchande flotterait à proximité du bureau de poste et d'un restaurant de fish and chips. Et la forêt qui séparait la plage et la maison serait, comme dans les histoires médiévales, imprécise et changeante, des

chênes pousseraient là où il n'y en avait pas la seconde d'avant, on ne pourrait faire aucune confiance au tracé du chemin.

Pour un travail sans lien avec l'Angleterre, je suis allé m'entretenir un jour d'automne avec un spécialiste du cerveau. Il était très en retard, j'ai erré un moment dans les jardins de l'hôpital. Il pleuvait, personne ne marchait dans les allées, on aurait dit le début d'un film d'horreur.

Le professeur a fini par me recevoir. Il a demandé à son assistant de nous apporter des cafés puis a déclaré sans préambule que la mémoire n'existait pas, pas plus que l'oubli. Les langues que vous connaissez ne sont pas stockées au même endroit que le souvenir de ce que vous avez mangé hier. Certaines personnes sont intarissables sur leur enfance mais ne savent plus à qui elles ont parlé dix minutes plus tôt. Il y a une infinité de mémoires et de types d'oubli, tout un spectre très complexe.

Les cafés sont arrivés, l'assistant est reparti, le professeur a continué. C'est un peu technique, mais en gros voilà : nos souvenirs explicites – par exemple qui j'ai vu aujourd'hui, où, à quelle heure – sont logés provisoirement dans l'hippocampe. Ce qui permet de les fixer dans une mémoire à plus long terme, c'est l'activité d'une autre zone du cerveau, l'amygdale, qui gère les réactions physiologiques liées aux émotions. Un souvenir associé à une émotion forte a plus de chances d'être stocké durablement. Vous prenez un sucre ? C'est ce qui explique, a-t-il poursuivi, qu'on se rappelle si bien certains événements, même éloignés de nous, comme l'assassinat de Kennedy, le 11-Septembre ou les attentats de Paris. On se rappelle d'ailleurs non seulement l'événement, mais aussi où on se trouvait au moment où on a appris la nouvelle, ce qu'on faisait et avec qui. Le jus sécrété par l'amygdale humecte et colore la mémoire neutre de l'hippocampe.

Ses explications me dégoûtaient un peu, je prenais des notes sans réagir. Il m'a parlé de ses recherches, consacrées à la peur – sur un rat de laboratoire, il était moins évident d'observer les effets, mettons, de la joie. Vers la fin de notre entretien, il m'a tendu un petit flacon. Ocytocine. Ça relaxe, il suffit de vous en gicler une dose dans le nez. J'ai décliné poliment.

Il a conclu : un souvenir occupe plusieurs états simultanés, peut à la fois être là et ne pas être là. Il palpite tant qu'on n'y pense pas et se fige sitôt qu'on l'épingle. La mémoire humaine est vivante, indisciplinée, faillible et mouvante, et donc bon, bref, ça reste entre nous, mais personne n'y comprend vraiment quoi que ce soit.

Je ne sais plus si c'est lui qui me l'a dit ou si je l'ai lu ailleurs : chaque fois qu'on se rappelle un événement, on le modifie. L'histoire s'altère et la fois suivante, on n'a plus accès qu'au souvenir du souvenir. À force de vouloir évoquer l'Angleterre, je risque d'enregistrer de fausses images par-dessus les vraies.

Mais les heures paisibles laissent moins de traces que les moments terribles, raison supplémentaire pour tenter de fixer quelque chose de ce séjour qui, je peux le dire aujourd'hui, aura été l'une des périodes les plus heureuses de notre vie de famille. Une parenthèse maritime de douceur et d'été, distincte du vaste territoire imprécis de l'enfance, largement épargnée encore par les remous de l'adolescence. Et même si la réalité devait être plus nuancée, je veux garder ces huit semaines intactes, magiques, closes sur elles-mêmes, un bloc de temps parfait.

Chaque matin au petit-déjeuner, des toasts grillés, coupés en deux, s'alignaient sur un présentoir métallique. Presque chaque soir, Yvonne nous servait des pommes de terre, c'était devenu une blague entre nous, nous avions des fous rires, nous en avions soupé des pommes de terre et vingt ans plus tard, elles me provoquent toujours un léger écœurement. Pour changer, nous allions dans un restaurant italien ou chinois, ma mère n'en pouvait vraiment plus de la bouffe anglaise, je vais devenir folle.

Les parties de badminton avec ma sœur sur le parking du pub où nos parents aimaient boire une bière après les cours. La mythologie des étés à la plage : construction de châteaux de sable, goût du sel, yeux piquants, cheveux collants. La texture lisse et l'odeur de plastique des méthodes

d'anglais, les pages un peu granuleuses du *Oxford Advanced Learner's Dictionary* que je feuilletais infiniment.

Jamais mon père n'a été aussi présent qu'au cours de ces semaines. Il était détendu, même s'il devait gérer le magasin à distance et s'isolait parfois pour téléphoner ou répondre à des mails – j'ai la vague image d'un cybercafé où nous nous rendions comme en expédition.

Sur la terrasse à l'arrière de la maison, ma mère relisait dans un cahier soigneusement tenu ses listes de verbes irréguliers. L'école et l'apprentissage des langues n'avaient pas pu être ses priorités au cours de son enfance difficile – mon enfance de merde, tu veux dire. Je ne crois pas l'avoir connue aussi épanouie que durant cette période où elle a enfin eu le droit de goûter à une vie studieuse.

Je ne cherche pas à échapper à l'illusion rétrospective. Je veux confier à ce séjour un rôle crucial dans la suite de mon existence, même si je sais bien que huit semaines, ce n'est rien. Un ami dont les parents étaient profs partait chaque été au moins aussi longtemps. Je connais des familles qui ont passé huit mois, une année ou plus, en Chine, à Madagascar, en voilier autour du monde. Cela ne change rien à l'importance de ces huit semaines anglaises. Et si je ne pouvais pas le formuler sur le moment, je devais sentir que quelque chose basculait. Je me suis mis à agir en secret.

Sur la plage, à la hauteur de l'Océanarium, une jetée s'avancait au-dessus de la mer. À son extrémité se trouvaient quelques attractions, dont un carrousel sur lequel ma sœur et moi avons, une fois, fait un tour. Je n'avais pas osé dire non mais ce n'était plus de mon âge, il me semblait que cela ne devait plus m'amuser. Je me souviens de ma honte.

Quand personne n'était là pour me voir, je déchiffrais un numéro du *Cosmopolitan* que ma mère avait acheté dans un kiosque. J'ai lu plusieurs fois un article qui parlait de sexe mais, même avec l'aide du dictionnaire, il me manquait du vocabulaire, je visualisais mal ce que désignaient des mots comme érection ou cunnilingus. Quelques mois plus tôt, au cours d'éducation sexuelle, une dame nous avait expliqué la masturbation. Tout le

monde le faisait, alors moi aussi j'essayais, le soir dans la douche, la journée dans les toilettes du pub.

De temps en temps, je descendais au rez-dechaussée et m'installais au salon, devant la télévision éteinte, pour écrire l'histoire d'un braconnier au Botswana. Aucune, mais alors vraiment plus aucune idée de l'origine de cette histoire, je n'avais jamais mis les pieds au Botswana, et pourquoi un braconnier ? Je n'ai pas dépassé les premières pages de ce récit mais je me voyais bien, pourquoi pas, devenir un jour écrivain, même si plutôt mourir qu'avouer cela à qui que ce soit.

J'ai évité jusque-là de me référer à des documents, de peur qu'ils ne balaient ce dont je pourrais me souvenir hors de ce qui a été consigné. Mais quand ma sœur, à qui je parle de ce texte en cours, me signale qu'Eduardo s'appelait en fait Enrique, je m'autorise à consulter les sources.

Chaque jour sans exception, j'ai rédigé sur des feuilles volantes une ou deux lignes sans grand intérêt : l'école, les devoirs, la plage. Dans le journal de bord officiel de la famille, les entrées ne sont pas quotidiennes mais presque, et un peu plus élaborées – de petites choses sur ce qu'on a fait, ce qu'on a mangé, ce qu'on a visité. Je suis surpris par le nombre d'heures passées à regarder la télévision, et en effet ça me revient, une émission qui s'appelait *Art Attack*, un film sur JFK, *The Full Monty*, *The Blues Brothers*. Je retrouve les patates d'Yvonne et la journée à Londres. Des prospectus sont collés, rapportés de lieux visités, des zoos, des châteaux.

Les photographies confirment ces souvenirs et je suis pris d'un doute : est-ce que je me souviens de l'Angleterre ou de notre album d'Angleterre ?

J'éprouve vis-à-vis de ces lieux une nostalgie irraisonnée. Encore aujourd'hui, quand je lis un roman dont l'action se passe sur cette île, quand quelqu'un me dit y avoir vécu, j'ai beau savoir que la réalité n'a rien à voir avec l'image que j'en garde, mon ventre se serre. Il me semble que c'est là que j'aurais dû naître, grandir, étudier. Manger des œufs frits le dimanche matin et les arroser de sauce brune, partir en weekend en Cornouailles,

avoir des amis dans le Yorkshire et marcher dans les rues de Londres sans même plus lever les yeux sur les bâtisses de briques si familières.

Faute de mieux, j'ai cultivé la langue anglaise, ce que l'Angleterre a déposé en moi de plus durable. L'été de mes quinze ans, assis à mon bureau, je compulsais comme un vieil érudit notre *Oxford Advanced Learner's Dictionary* pour traduire quelques pages du cinquième tome de *Harry Potter* tout juste paru. En feuilletant le dictionnaire, je me plongeais dans mes souvenirs comme si j'avais atteint l'automne de ma vie. Quand je parle anglais, et même si j'ai par la suite passé bien plus de huit semaines en Amérique du Nord, on me demande d'où me viennent ces intonations britanniques. On m'a lancé un jour : you're masquerading. Tu fais semblant, tu joues la comédie. J'aurais voulu rétorquer quelque chose de cinglant mais, blessé, je n'ai pu que répéter en riant, masquerading, et dire no, I'm not masquerading.

Je parle un anglais qui n'existe pas. Pas une langue maternelle mais celle d'un été au bord de la mer, l'anglais d'Yvonne et de Trevor, des moquettes rouges, de la forêt grasse et verte, du pub de bois sombre et des romans lus en chuchotant dans les escaliers.

Notre départ, la route du retour, en août, j'ai oublié. Nous avons pris le ferry pour retraverser la Manche et mon père s'est engagé à contresens dans le premier rond-point qu'on a croisé en France, il l'a souvent raconté par la suite. La veste de ma sœur nous attendait dans l'hôtel où nous avons dormi à l'aller, demeurée là comme un vestige du temps d'avant. J'ai oublié jusqu'aux retrouvailles avec la chienne, elle qui m'avait tellement manqué. Mon père s'est remis à travailler sept jours sur sept, j'ai fêté mes treize ans et j'ai commencé le collège.

Deux semaines après la rentrée, je reviens de l'école en fin d'après-midi et trouve à la maison ma mère affolée devant la télévision. La planche à repasser est dépliée, le fer émet de la vapeur, il y a du linge propre un peu partout dans le salon. C'est la voisine qui l'a appelée pour lui dire d'allumer, n'importe quelle chaîne. Je ne comprends pas ce que je vois. Je n'ai jamais mis les pieds à New York, un avion se jette en boucle dans une

tour immense qui ne m'évoque rien et ma mère prononce les mots Troisième Guerre mondiale. Ce n'est pas allé jusque-là, mais des analystes font aujourd'hui du 11 septembre 2001 le premier jour du XXI^e siècle – ce qui relègue, sitôt achevées, ces huit semaines anglaises et mon enfance entière dans un passé lointain, à tout jamais au siècle dernier.

OceanofPDF.com

La voilure

L'été de mes vingt ans, j'ai passé avec mon amoureuse une journée à Venise, une seule. Nous avons quitté au matin le village des Dolomites où vivait une partie de sa famille et repris le train le soir même, l'hôtel coûtait trop cher. J'aimerais retrouver mes impressions de ce premier passage à Venise, mais il n'y a rien à ce sujet dans mon carnet de l'été 2008.

Ce que j'y lis en revanche, c'est que ma mère parlait déjà, à ce moment-là, de réduire la voilure. La faillite menaçait le magasin familial, il fallait agir. On ne partait plus en vacances, le bus camping a été remplacé par un véhicule moins coûteux à entretenir, mais cela ne suffirait pas à freiner la ruine. Il a été question de vendre la maison.

J'avais toujours craint qu'elle brûle. Une bougie oubliée, une cigarette au lit. Foudre, court-circuit, bonbonne de gaz. J'avais lu dans *Science & Vie Junior* un article sur la combustion spontanée, ces personnes âgées qu'on retrouvait carbonisées dans leur fauteuil. Tapis, rideaux, cheveux, tout pouvait prendre feu pour un rien, c'était un miracle si la maison était encore là, sur la droite en remontant la rue depuis l'église

Chemin du Flamy

et ce n'est qu'en tapant ce matin cette adresse, donnée mille fois au cours de ma vie, que j'entends les flammes dans le nom.

On la quitterait donc avant l'incendie. Quand je l'ai appris, je suis monté au premier étage. J'ai ouvert la trappe dans le plafond du couloir, fait coulisser l'échelle escamotable et grimpé jusqu'au galetas. À genoux sous la pente du toit, j'ai écarté des toiles d'araignée pour accéder aux cartons.

Depuis l'enfance, au début des vacances d'été, j'entreposais ici les affaires de l'année scolaire écoulée. Conscientieux, angoissé, je gardais tout – cahiers, dessins, bulletins et agendas, manuels de biologie, petits mots échangés sous la table. Pour éviter d'avoir à acheter de nouveaux classeurs à chaque rentrée, ma mère m'avait montré comment relier les fiches perforées avec de la ficelle. Ce dossier sur Napoléon que j'avais mis tant de soin à composer. Mon édition annotée du *Dernier Jour d'un condamné*. J'aurais pu repasser mes examens haut la main. J'ai presque tout jeté.

Dans la foulée, je me suis occupé des peluches. J'ai retiré la bâche dans laquelle, plus tôt dans mon adolescence, je les avais emballées. Elles ne pouvaient plus rester dans ma chambre, mais il fallait les protéger de l'humidité et des fouines qui s'introduisaient parfois entre les tuiles du toit. J'ai considéré tristement ces témoins de mon enfance, intactes, inertes. J'en ai sauvé très peu – Toto, Poumfeli, le noyau dur. J'ai disposé les autres sur deux ou trois rangs, les grandes à l'arrière, les petites devant, famille colorée, hétéroclite et muette, aux yeux écarquillés. J'ai fait la photo, je me suis débarrassé des peluches.

Presque chaque année depuis mes dix-sept ans, je partais étudier ou travailler ailleurs, je prenais une chambre dans une nouvelle colocation, je déménageais pour plusieurs mois à l'étranger. Avant chaque départ, je me demandais si la maison serait vendue en mon absence. J'engrangeais de nouveaux paysages, ma mère liquidait les stocks. Elle réduisait la voilure et je me déployais dans toutes les directions – elle m'y encourageait, tu es jeune, profite, je n'ai pas eu cette chance.

Quand je rentrais, je l'aidais à faire du tri. Nous procédions une pièce après l'autre, cabanon de jardin, garage, cagibi, abri antiatomique. Le jeu consistait à jeter un maximum de choses. Elle se décourageait parfois devant l'ampleur de la tâche – non mais comment on a fait pour accumuler autant de bordel. Si mon père l'entendait, il répondait c'est comme ça, la nature a horreur du vide. Le plus souvent il n'était pas là, il passait sa vie au bureau. Ma sœur, adolescente, avait également mieux à faire, mais nous aimions bien travailler ensemble, ma mère et moi. Nos voyages à la

déchetterie se multipliaient, la voiture chargée jusqu'au toit de vieux habits, de matériel électronique, de meubles en kit, de vaisselle dépareillée. Cette espèce d'euphorie en lançant les objets dans les bennes. La maison s'allégeait et ma mère s'apaisait, moi aussi.

À force, le premier étage a pu être repeint et mis en location, retardant le moment où il faudrait vendre la maison. La famille s'est repliée au rez-de-chaussée, c'était bien assez grand, et moi de toute façon je n'étais jamais là. Je conservais seulement, dans une pièce au fond du couloir, des affaires que j'emporterais lorsqu'il faudrait quitter les lieux ou que je m'installerais enfin quelque part pour de bon.

Un jour d'hiver, j'ai décidé de vider cette pièce. Il n'y avait presque que des livres, que j'ai considérés un à un pour mettre de côté ceux dont je ne voulais plus. Les bibliothécaires appellent cela du jardinage. Mais je butais sur un problème : même de manière vague, ces livres m'évoquaient les heures passées avec eux. Cette couverture, la qualité d'un papier, la typographie, le poids dans la main. Un phrasé familier, une image dont j'aurais été incapable de préciser la provenance et pourtant là voilà. Il aurait fallu pouvoir extraire ces passages, ces textures, ces formes et ces odeurs, et les glisser ailleurs, comme des feuilles dans un herbier. Il m'a semblé présomptueux de me séparer des livres, comme si je croyais pouvoir faire sans eux.

Je me suis résolu à cataloguer la bibliothèque. Inscrire, pour chaque ouvrage, nom, titre, édition, année et lieu d'acquisition. Si l'exemplaire était dédié ou non. Si je l'avais lu, lu en partie ou pas lu. La première colonne de ce long tableau s'intitulait « Présence » : oui, j'ai gardé le livre, non, je m'en suis débarrassé. J'ai commencé en hiver et terminé en été. Je travaillais tard dans la nuit, dans la zone ouverte par le cône de ma lampe de bureau. Je me suis dit plus jamais ça et je n'ai pas tenu mon tableau à jour.

Vers le milieu de ma vingtaine, j'ai pris conscience que mes souvenirs avaient adopté une organisation géographique. Sans le savoir, j'avais appliqué une méthode de mémorisation préconisée dans l'Antiquité, qui

consiste à s'ériger un palais mental où il suffit de déambuler, les yeux fermés, pour retrouver les souvenirs qu'on a choisi d'y mettre.

Les pièces de mon palais portent le nom des rues où j'ai vécu

Chemin du Flamy
Alumdale Road
Eggfluhstrasse

La limite est mouvante entre habiter quelque part et ne faire qu'y passer, mais même en adoptant des critères objectifs – ne considérer, par exemple, que les adresses auxquelles on m'a envoyé du courrier –, la liste s'allonge

Herderstraße
Sunnyside Road
Varsity Drive

et ressemble à ces comptines qu'on chante en groupe, où chaque personne ajoute un élément

Rue de la Tour
Mittenwalderstraße

jusqu'au moment où quelqu'un perd le fil et où il faut tout reprendre depuis le début.

L'année de mes vingt-trois ans, il n'y a pas eu de printemps. À la fin de l'hiver, j'ai quitté la Suisse pour Madagascar, où l'été s'achevait. Au cours de cet automne austral, je n'ai rien compris à ce qui m'arrivait. Dans mon carnet, je glissais mes papiers d'emballage et mes reçus de supermarché en espérant y trouver une signification plus tard. Les rues d'Antananarivo n'étaient jamais désignées par leur nom, ce qui explique peut-être qu'à mon retour en Suisse, au mois de juillet, je me sois mis à tout oublier. Les couleurs de la tortue qui vivait dans la cour, à Ankadikely Ilafy. Le visage de la femme chez qui j'habitais à Antaninandro, et ce légume qu'elle

m'apprenait à cuisiner. Comment dire dieu en malgache. Ces choses ne trouvaient pas leur place dans mon palais mnémotechnique.

L'année suivante, en Asie, je n'ai pris presque aucune note. J'étais sans arrêt sur le départ, tourné vers la prochaine destination, il n'y avait pas de place pour l'écriture dans ce mouvement perpétuel. Sur le moment déjà, j'avais conscience de ne faire, vraiment, que passer. Je traversais les lieux sans oser lever les yeux, sans penser à les humer, aveugle et sourd, confus, ignorant et le sachant. Une fois rentré, je mélangeais Moscou et Tokyo, les journées se fondaient les unes dans les autres et même quand je regardais les photos, j'avais du mal à croire que j'étais allé là-bas. Je me suis posé sérieusement la question du sens de ces voyages, de ces séjours, si à la fin rien n'en restait.

Il suffit parfois de reculer de quelques pas pour que l'amas de taches colorées sur la toile devienne un visage penché, un jardin fleuri, un pont, une cathédrale. L'oubli, en voilant les images, m'a permis peu à peu d'y voir plus clair, d'inventer une cohérence. J'éprouvais davantage de plaisir à me remémorer ces choses floues que je n'en avais eu à les vivre sur le moment. J'ai imaginé un livre construit comme un atlas lacunaire, dont le mouvement, sans fidélité aux événements réels, épouserait l'organisation géographique de ma mémoire. J'apprendrais plus tard qu'un atlas est aussi une violence faite au monde, une perspective singulière qui se donne les apparences de l'universalité. Pour l'heure, j'y voyais une forme capable de mettre mes paysages à l'abri, hors de moi.

Après cette unique journée passée là-bas à l'été 2008, je suis retourné à Venise à la fin du mois de janvier 2015, l'hiver de mes vingt-six ans. Cette fois-ci j'étais seul et j'ai tout consigné dans un carnet vert. Les adieux émus avec mon amoureux sur le quai à Lausanne, le lac océanique jusqu'à Villeneuve, les chips que m'a offert le garçon à côté de moi – un Japonais qui sillonnait l'Europe avant de rentrer à Yokohama travailler dans une banque. Après le Simplon, les paysages vert-de-gris, les roches, la plaine, les forêts sales où rouillaient des carcasses, les gratteciels de Milan dont je n'avais pas gardé souvenir, qui n'existaient peut-être pas la dernière fois.

J'ai noté la présence d'une maison à moitié détruite, tordue, froissée comme une feuille, et je me suis demandé, en voyant la tour bleue en construction à l'arrièreplan, s'il n'aurait pas mieux valu finir de déblayer cette ruine avant de lancer de nouveaux chantiers. En posant la question, je ne crois pas avoir senti à quel point elle me concernait.

À mon arrivée, la chambre que j'avais trouvée dans une résidence universitaire

Ramo della Palada

n'était pas prête. J'ai passé trois nuits dans une casa per ferie derrière l'église de la Pietà. Ascenseur lent, pièces immenses et froides. J'aurais voulu faire un feu dans la cheminée condamnée du dortoir que nous étions cinq à nous partager, dont les fenêtres donnaient sur le rio dei Greci.

Le matin de la journée d'accueil à l'université, les rues étaient inondées. Il m'a fallu deux heures pour arriver à destination, je devais rebrousser chemin, la mer recouvrait les pavés et, plus tard, les sols de marbre dans le hall principal de Ca'Foscari. En début de soirée, je me suis joint à un groupe qui sortait à Santa Margherita. De la pop saturée, des regards en coin, un verre cassé, j'aurais pu être n'importe où.

Ces premiers jours, j'ai arpenté la ville à la recherche de wifi, en espérant tomber sur les lieux où j'étais venu des années plus tôt avec mon amoureuse. À part les escaliers devant la gare et le pont du vaporetto, je ne reconnaissais rien. Je me connectais à internet dans l'odeur écœurante de bars mal chauffés où des types s'excitaient autour d'un flipper en se commandant un autre café. Une patinoire sur un campo désert, des tranches de pizza mangées en marchant, les rideaux de fer des commerces baissés à dix-huit heures, dans une rue étroite un monsieur habillé en mousquetaire, l'eau cuivrée des canaux, la lagune scintillant dans l'air glacial – je nageais en plein cliché, Venise était une terre brûlée, une ville morte, jamais je n'écirais la moindre ligne sur ces lieux. Je me le répétais en consignant chaque chose que je voyais.

En février, peu après mon arrivée, mon amoureux me quittait. Un chagrin d'amour dans une ville pareille, c'était ridicule, j'essayais de m'en persuader quand la douleur était trop vive. Tout est devenu lourd et lent, je me suis enfoncé dans le travail, la seule chose que je me sentais capable de faire. J'étais à Venise pour mes études – ultime semestre, quelques cours de littérature, un temps partiel dans une librairie, les examens en juin –, mais j'espérais surtout profiter de ce séjour pour finir mon atlas, ce relevé de mes paysages. Discipliné, j'écrivais chaque matin une heure ou deux avant de prendre le bateau pour l'université.

En parallèle, je recueillais dans mon carnet vert des bribes éparses, observations sur les oiseaux, citations de Duras et Rimbaud attrapées au vol pendant les cours, les gestes dans les vestiaires de la piscine, un incident à la librairie, des anecdotes qui ne faisaient pas mal. J'écrivais à tâtons. Comment savoir quoi sauver de ses journées ? Qu'est-ce qui, en fin de compte, aurait eu du sens ? Quand j'ai appris que les bâtiments de Venise, pour tenir sur les bancs de boue, devaient être légers, en bois ou en brique, et revêtus seulement d'une fine plaque de marbre, tout m'a paru soudain fragile et bricolé et mes notes se sont chargées d'une forme d'urgence.

En fin d'après-midi, quand l'abattement gagnait, je lisais. Parmi le peu de livres que j'avais choisi d'emporter, les deux volumes du journal intime d'un poète, Gustave Roud, découvert au cours de mes études. Depuis plusieurs mois déjà, je m'intéressais à cet homme, mort avant ma naissance, qui avait vécu avec sa sœur Madeleine dans une maison située à une dizaine de kilomètres du village où j'avais grandi. Dès la première entrée, j'ai eu envie d'en recopier des passages. Ces mots écrits un siècle plus tôt par un garçon de vingt ans, des mots qui ne m'étaient pas adressés, qui n'avaient pas vocation à être lus, me procuraient un incomparable réconfort.

Un jour d'avril, j'ai acheté dans une papeterie près de la librairie française un carnet à la couverture cartonnée, intitulé « Journal pour cinq années ». Au sommet de chaque page, une date, du 1^{er} janvier au 31 décembre. En dessous, cinq blocs de quelques lignes. Une fois le carnet rempli, on pouvait faire de chaque page une lecture verticale et observer,

d'un bloc à l'autre, les récurrences et les variations d'une même journée au fil des ans. Lorsque j'oubliais de rédiger mes lignes quotidiennes, j'avais du mal à me rappeler ce qui était arrivé quarante-huit heures auparavant. Je n'étais pas toujours sûr de saisir l'utilité de l'exercice, mais je m'y suis astreint.

À l'adolescence, sur le conseil de ma mère, j'avais tenu une liste de mes dépenses pour comprendre où disparaissait mon argent de poche. Réponse : dans les choses minuscules – un Coca ici ou là, un magazine, un billet de bus. Ce journal m'a révélé la même évidence au sujet du temps, qui disparaît pour l'essentiel dans la petite monnaie, les minutes dispersées, vécues sans y penser.

Plusieurs mois après mon retour de Venise, j'ai effacé par mégarde le contenu de mon téléphone, y compris les photos de mon séjour là-bas. Passé un moment de stupeur, le soulagement – tout ça de moins à trier. En y réfléchissant à tête reposée, j'ai réalisé que les notes quotidiennes que je consignais dans mon journal pour cinq années commençaient exactement là où s'arrêtaient les photos. Machine à remonter le temps : je peux reconstituer presque chacune de mes journées à Venise.

Mais l'un des événements les plus significatifs de mon séjour s'est produit ailleurs, sans moi, et n'a pas laissé de traces dans ce journal. À peine deux semaines après mon arrivée, une femme, qui ne me connaissait pas mais dont j'avais lu, adolescent, presque tous les livres, est morte dans un hôpital en Suisse. On m'a proposé de venir classer ses papiers, stockés dans son appartement, pour établir l'inventaire de ce qui deviendrait son fonds d'archives. Je pouvais commencer cet été, à mon retour. J'ai un peu hésité avant de dire oui.

Les déplacements ont continué après Venise. De mes séjours dans ces lieux provisoires, j'ai gardé l'habitude de n'avoir que peu d'affaires avec moi, le contenu d'une valise à peine plus grande, quand on y pense, qu'un tiroir de bureau. Ma maison sur le dos. Déménager est un jeu d'enfant et

j'éprouve à chaque départ une sorte de soulagement, comme si je l'avais échappé belle.

L'été dernier, j'ai quitté un appartement où je vivais par intermittence depuis trois ans, un record. J'avais profité, en y arrivant, d'avoir toutes mes affaires sous les yeux pour désherber encore. Les gens qui entraient chez moi disaient que c'était très rangé, dépouillé ou épuré, ou vide, un peu froid, austère, monacal – tu ne voudrais pas au moins accrocher quelque chose au mur ?

Des mois avant mon départ, mon bail et mon wifi déjà résiliés, j'ai choisi les rares meubles à conserver et j'ai photographié les autres pour les mettre en vente. J'ai bradé des chaises, donné mon canapé et ma table de balcon. En cherchant comment démonter les plafonniers, j'ai décidé qu'à l'avenir, je n'aurais plus que des lampes sur pied. Je renoncerais aussi aux rideaux, à ce qu'il fallait visser ou clouer, ce qui nécessitait une échelle ou un quelconque savoir-faire manuel.

Ma mère m'avait enseigné à réduire la voilure et mes tris antérieurs avaient affûté mon regard, mais la nature a horreur du vide et en trois ans, les choses s'étaient accumulées. J'ai débarrassé des sacs entiers de livres et de vêtements, démarche toujours dangereuse, un pari sur ce dont je ne regretterais pas la disparition. J'ai peiné en attaquant les bandes dessinées, reliées à mon enfance par mille fils invisibles. Je parcourais des pages sans émotion, une seule image réactivait un souvenir et je décidais de garder l'album. L'impression de me trahir en défaisant les collections complètes que j'avais mis des années à constituer.

Que faire de ces coupures de presse déjà jaunies sur les fauves évacués du zoo de Mossoul, le palais mnémotechnique, l'importance de l'odorat dans la construction du souvenir, une nouvelle manière de calculer à quelle vitesse fondent les glaces, le chant comme l'une des plus anciennes méthodes humaines pour retenir et transmettre l'information ? Je craignais de perdre la mémoire préservée dans ce fatras. Ce Larousse défoncé de 1989, avec illustrations en couleurs, drapeaux, cartes géographiques et feuillets roses de locutions latines. Mon gros Langenscheidt jaune, notre

Oxford Advanced Learner's Dictionary. Même ma poubelle en osier, il me semblait prématuré de m'en séparer.

Il aurait fallu pouvoir tout mettre dans un livre, léger, complet, facile à emporter en cas d'incendie et qui fonctionnerait comme la molaire permettant de reconstituer le dinosaure entier. Un registre de visages, de prénoms et d'histoires. Les vidéos reçues, les photographies perdues, les requêtes pour des appartements que je n'ai pas obtenus ou que j'ai déjà quittés. Les rues de quelques villes, le ciel en fin de journée – celui des poèmes de Marthe D., cette lumière, vers huit heures du soir en juillet, qui décompose les gestes comme s'ils étaient des phrases et donne l'impression de vivre dans un roman. Les livres que j'ai lus, ceux que j'ai lus en partie et ceux que je n'ai pas lus. La voix de mon filleul, les expressions de ma mère, les événements du monde, les personnes que je n'ai pas connues. Ce qui n'a pas laissé de traces, ou très peu, juste assez pour souligner le manque. Ce qui n'est jamais arrivé et que je voudrais ne pas voir disparaître. Certains silences. Enregistrer un mouvement, l'étrangeté générale qu'il y a à vivre quand on y pense. Mais s'il avait fallu écrire ce livre en parallèle, j'aurais mis des années à vider l'appartement.

Assis par terre, au milieu de mes affaires en piles instables, je considérais chaque objet avant de le mettre dans l'un des cartons. Je cherchais le point d'équilibre entre l'angoisse que génère le sentiment d'encombrement et ma peur d'oublier. Ce paradoxe dont j'avais eu l'intuition, enfant, était juste : pour conserver, il fallait éliminer. Garder peu de choses, mais pour toujours.

Cet été-là, des milliers de tonnes de nitrate d'ammonium, stockées dans un entrepôt du port de Beyrouth, ont explosé et dévasté une partie de la ville. Il a fallu évacuer en laissant tout derrière soi. J'écoutais ces nouvelles en triant ce que je possédais, la gorge serrée. L'appartement était un bateau, une arche de Noé, je l'allégeais pour ralentir le naufrage. Lâcher du lest et sauver qui peut.

Aujourd'hui, j'ai trente-trois ans, et si ma vie s'arrêtait ici, elle serait parfaitement symétrique. À l'exception de huit semaines en Angleterre –

pour toujours hors du temps –, mes seize premières années s'écoulaient entre les murs d'une seule maison. Je la quitte quelques jours avant mes dix-sept ans, les seize années suivantes sont éclatées dans l'espace. En continuant de vivre, je détruis la symétrie.

J'ai parfois l'impression que, comme celle d'un téléphone, ma mémoire sature, je dois faire de l'espace. Apprendre à oublier. Arrêter de lutter contre le temps, ne plus essayer de retenir. Contempler ce qui est resté pris dans un remous, enchevêtré dans les branches d'un arbre étendu dans le courant, et laisser filer le reste. La mémoire fluide, l'oubli comme une forme de privilège, une légèreté.

Le problème de la paperasse n'est pas résolu, ces ruines qu'il faudrait déblayer avant de lancer de nouveaux chantiers. Je crois toujours qu'une fois que j'aurai dressé l'état des lieux, tout lu et tout écrit, je respirerai mieux et ne trouverai plus si terrifiante la perspective de la nuit où se déclarera l'incendie. Je ferais peut-être mieux d'arracher les pages de mes carnets pour les couvrir les uns aux autres, une voile immense prête à claquer au vent. En attendant, il faut bien conclure. Juste une chose encore.

Françoise

Installée seule à la grande table ovale prévue pour des familles entières, Françoise fait les albums. Elle occupe toujours la même place, une chaise dont le coussin est devenu très mince avec le temps, la fenêtre à sa gauche pour éviter que sa main droite n'assombrisse la page lorsqu'elle rédige les légendes.

Depuis qu'il n'y a plus qu'elle dans la maison, elle en explore les pièces et tombe sans arrêt sur de nouvelles photographies. Les gens perdraient courage devant la masse, pas Françoise. Elle rassemble, observe, met de côté les doublons, organise sa sélection en tas thématiques, par saison, par visage. Elle n'en jette aucune, ce ne sont pas ses photographies.

Avant de mourir, Gustave a fait d'elle son unique héritière. Mais si la table ovale lui appartient désormais, au même titre que la chaise, la fenêtre, la maison et ce qu'elle contient, Françoise ne se comporte pas en propriétaire. Elle n'est que la gardienne. Elle veillera sur les possessions tant qu'elle en aura la force, jusqu'au bout si possible.

Elle est de 16, c'est comme ça qu'elle dit. Je n'ai pas de date plus précise, c'est suffisant pour calculer qu'elle avait passé cinquante ans lorsqu'elle est arrivée au village.

Ce que je tiens de source assez sûre au sujet de sa vie d'avant : le vendredi 17 février 1933, elle et les autres élèves de l'Académie Sainte-Cécile, à Lausanne, donnent une audition. Le chroniqueur musical de la *Feuille d'avis* relève « le fort joli toucher de Françoise S. », qui suit les leçons de piano de sa tante Yvonne. Elle obtient en juillet 1935 son diplôme

de culture générale puis, deux ans plus tard, son brevet pour l'enseignement ménager. Si je ne fais pas erreur, elle vit alors au numéro 13 de l'avenue de France, là où se trouve l'Asile des aveugles, que dirigent ses parents. En 1941, à vingt-cinq ans, elle est nommée dans une école primaire à Payerne. Elle reste à ce poste jusqu'en juin 1959, date de sa mutation dans une autre école, à Lutry. «Son départ sera vivement regretté», commente la *Tribune de Lausanne*.

De source moins sûre, j'apprends qu'elle est tout le contraire d'une femme d'intérieur. Elle aime le grand air, pratique le ski, le vélo et la marche, pas la varappe – elle a peur du vide. Elle a beaucoup voyagé, qui sait dans quels pays. À un moment donné, sa famille s'est retrouvée propriétaire d'un château en périphérie de la ville, mais j'ignore si Françoise y a résidé.

Sa mère meurt en août 1961 après une longue maladie. Le service funèbre a lieu dans l'intimité au château familial. En avril 1968, c'est son père qui décède subitement à Gênes. L'année suivante, en mai, Françoise est mutée une dernière fois, à Carrouge : presque quatre cents habitants, un bureau de poste, le téléphone, des cafés, des garages, une station-service, un gypsier-peintre, une fabrique de pâtes molles, des agriculteurs, un homme de lettres – et, désormais, une institutrice ménagère.

C'est le jardin qui attire son attention. Un désordre pareil, ça ne va pas. Elle a dû passer devant à plusieurs reprises avant de se décider, un soir de juin peut-être, à marcher jusqu'à la barrière pour saluer la vieille femme penchée au-dessus des laitues – mais est-ce que ce sont bien des laitues, impossible d'être sûre, les légumes sont ensevelis sous les fleurs qui poussent en jungle tout autour. Françoise se présente, la femme fait de même, elle s'appelle Madeleine. Elle est la sœur de l'homme de lettres qui, à cette heure-ci, doit être parti pour une promenade nocturne, à moins qu'il ne bûche sur un texte à rendre dans les plus brefs délais. Madeleine ne se plaint pas, elle ne dit pas qu'elle se sent seule, que ces travaux d'extérieur sont devenus trop pénibles pour elle. Françoise attend un jour ou deux avant de revenir. Voyant Madeleine suer sur les haricots qu'envahit un massif de

dahlias, elle lui dit mais laissez-moi vous aider. Elle longe la barrière jusqu'au portail, elle entre dans le jardin.

Après la récolte, elles vont prendre une limonade dans le verger, à l'arrière de la maison. Elles équeutent ensemble, Madeleine lui raconte l'histoire de la petite chatte fugueuse. Son frère et elle ont passé leur enfance dans une ferme à trente kilomètres d'ici. Lorsqu'il a fallu déménager, on a emmené les chats, mais deux jours après l'installation, la petite avait disparu. Madeleine revoit son frère de onze ans la chercher partout, désespéré, luttant contre des larmes qui, à son âge, ne lui étaient plus permises. Une semaine plus tard, un billet arrivait, en provenance de la ferme de leur enfance : la petite chatte était rentrée à la maison.

De l'amitié qui naît entre Françoise et Madeleine, je n'affirmerai rien. Je ne sais pas ce qu'elles se disent. Elles ont plus de vingt ans d'écart, partagent l'amour du grand air, de la montagne, l'effort physique que celle-ci exige. J'imagine Madeleine s'enflammer en évoquant le Big Bang et la fin de la Terre, ce jour où le soleil explosera et tout son système avec.

Un soir de juillet, Madeleine sera sortie de la maison pour proposer à Françoise, accroupie près d'un carreau de salades assailli par les limaces, de rester souper. Françoise aura insisté pour mettre la table. Sans être intrusive, elle aura fait preuve de fermeté face à cette tête de mule de Madeleine – ça suffit, tu me laisses t'aider. Mais non, maintenant que j'y pense, elles se vouvoyaient.

Ce que je crois, c'est que Madeleine sentait qu'elle n'en avait plus pour très longtemps. Son frère, seul, ne s'en sortirait pas. Leur mère le lui avait dit sur son lit de mort, presque quarante ans plus tôt : ma Madelon, autant ne pas se faire d'illusions, Gustave ne se mariera pas. Sois une bonne sœur, reste auprès de lui. Madeleine a obéi, s'est assignée à résidence, a suspendu sa propre vie pour tenir la promesse. Elle était l'aînée, elle a pourvu à tout. Rencontrer Françoise aura été son dernier geste envers son frère, sa dernière précaution.

Lorsque Madeleine meurt, en février 1971, Françoise est suffisamment proche pour en être affectée. Le soir même, elle devait être auprès de Gustave, qu'elle a peut-être consolé en lui disant que sa sœur avait fait

comme la petite chatte, elle était rentrée à la maison. Elle a préparé un bouillon pour le frère orphelin, qui ne devait pas avoir très faim mais quelque chose de chaud, gras et salé, avec le froid qu'on a ces jours, ça va vous faire du bien.

Comparée au château familial, la maison n'a pas dû beaucoup impressionner Françoise. Quatre étages en comptant la cave, où des pommes de terre patientent sur des claies, et le grenier, où se trouvaient autrefois les chambres des ouvriers agricoles. Les dépendances ne sont plus exploitées et pourtant, il lui semble certaines nuits entendre les vaches remuer dans l'étable, la jument s'ébrouer. Elle respire une odeur chaude lorsqu'elle traverse la grange.

Le téléphone est installé dans le couloir. Un jour, elle voit Gustave vaciller, s'accrocher au cordon. Elle le retient de justesse en le grondant un peu puis fait déplacer le téléphone au salon. Gustave peut désormais s'asseoir dans le fauteuil pour répondre aux nombreuses sollicitations qui le cernent. Françoise est tentée de tirer la prise pour lui offrir du répit et je pense qu'elle l'a fait parfois, il n'y aura vu que du feu.

C'est ainsi qu'elle se met, sans l'avoir prémédité, à officier en tant que dame de compagnie, ou faudrait-il dire gouvernante, auprès de ce vieil homme de lettres dont les journées sont chargées. Le matin est consacré aux soins du corps, lents, longs et nécessaires, la machine requiert toujours plus de prudence. Peu avant midi, il rejoint Françoise à la cuisine et l'aide à préparer le repas. Il la fait tellement rire, à l'appeler la duchesse, à cause de ses épaules tombantes, son maintien noble. Après la vaisselle, une sieste dont il peine à émerger. Il marche un peu, en boitant, une heure ou deux les bons jours. À son retour, Françoise l'accueille avec une tasse de thé, il s'assied à son bureau et tente une lettre. Mais c'est déjà le soir et la fatigue le gagne. Un tel quotidien ne laisse presque aucune place à l'écriture.

Dans cette demeure qu'il n'a, de son propre aveu, plus la force d'assumer, Françoise prend les choses en main. Elle a été formée pour le faire, elle qui a enseigné à des générations d'adolescentes l'art et la manière de tenir son ménage. Elle connaît les tâches ingrates et s'en acquitte avec

efficacité. Les sols et les fenêtres, le linge. Changer un pansement, nouer une cravate quand les doigts perclus d'arthrose n'ont plus pu, la toilette peut-être aussi, à la fin. S'il doit descendre en ville, elle l'accompagne et lui paie le bus. Un jour d'août, une voiture les conduit au sommet d'une colline que Gustave ne peut plus gravir à pied. On contemple la vue, on respire, on repart. Dans une lettre, il écrira que ce moment contenait en résumé tous les étés anciens.

Quand il se met en tête d'apprendre par cœur, en anglais, des vers d'Emily Dickinson, Françoise l'aide à traduire puis à répéter :

If I shouldn't be alive
When the Robins come
Give the one in Red Cravat
A Memorial crumb –

Il y est question de rouges-gorges, ça le console un peu de ceux que les chats dévorent au fond du jardin.

À Noël, Pâques ou son anniversaire (j'ai trouvé la date, elle est du 10 juillet – Cancer), il compose pour elle de petits poèmes sur des cartes postales représentant des fleurs ou des oiseaux, mésange charbonnière, lis flamboyant, grive musicienne, sabot de Vénus, soldanelle fluette. Il n'a pas besoin de les affranchir, il les laisse sur la table de la cuisine. L'une d'elles, qui porte l'écriture tremblée de la fin de sa vie, exprime à Françoise son respect, sa reconnaissance et son amitié. Mais c'est sans doute de vive voix qu'il lui annonce son intention de faire d'elle son héritière. Elle lève le menton, y pense un instant et répond qu'elle veut bien. Ce ne sont pas des paroles en l'air.

Elle se souviendra jusqu'à sa mort du dernier été de Gustave dont il disait, je ne sais plus où j'ai lu ce mot, qu'il était énigmatique. Cette année-là, 1976, la sécheresse frappe, une canicule qui n'était pas alors monnaie courante. La chaleur rend les fleurs magnifiques mais les cerises se

flétrissent au verger et toute l'Europe est brûlée. Cela n'arrange pas la santé de Gustave, que plusieurs interventions chirurgicales ont épuisé.

Le dernier jour de septembre, il tombe deux fois. Françoise le conduit à l'hôpital. Il y a un problème avec sa prothèse de hanche, et il n'est pas impossible qu'il nous fasse une hémorragie cérébrale, on va le garder quelque temps. Françoise passe le voir chaque jour, « un petit instant », précise-t-elle dans une lettre.

Elle est présente lorsqu'il meurt, un mercredi de novembre. Elle rentre à la maison, qu'elle prépare pour accueillir la dépouille et organiser la veillée. Elle n'en fait pas tout un foin. Il y a des sourires, des larmes, bon. Le jour de l'enterrement, les plus proches se réunissent ici pour une prière avant la levée du corps, serrer les boulons du cercueil que des voisins portent ensuite dans les escaliers, puis sur la route, jusqu'à l'église. Il pleut sur le bois jaune. Fini de rôder, Gustave.

Elle et lui auront passé ensemble moins de six années. Cette brève vie commune, si elle ne regarde personne, a valu à Françoise sa place dans les livres, les introductions et certaines notes de bas de page, plus rarement dans les index, sous le nom de mademoiselle Subilia, son nom de jeune fille, c'est-à-dire de vieille fille, cette horrible expression. Les personnes qui l'ont connue l'appellent parfois la Mère Subilia, ou le dragon, dans des proportions variables de tendresse et d'agacement. Je la préfère en Françoise, franche, fausse, droite, impérieuse.

J'ai tout entendu à son sujet. On dit qu'elle voulait garder la mainmise sur les lieux où Gustave avait composé son œuvre. D'autres me racontent au contraire l'accueil chaleureux qu'elle réservait, avec thé et gâteaux, à quiconque venait la questionner sur lui. Les témoignages s'accordent sur deux points : elle avait ses idées, et chez elle, même les chats devaient s'essuyer les pattes avant d'entrer. J'ai tout entendu à son sujet, mais jamais sa voix.

Quand j'ai décidé, pour mon deuxième livre, de parler de Madeleine et Gustave, je suis très vite tombé sur cette femme, cette Françoise, impossible d'y échapper. Elle n'a pas trouvé sa place dans mon histoire, mais dès que le livre est parti à l'impression, j'ai commencé à prendre des notes pour un texte sur elle.

Cette vie révolue me donne l'illusion de pouvoir en rendre compte exhaustivement. La distance a transformé les journées de Françoise – qui sur le moment devaient être, comme celles de n'importe qui, tour à tour joyeuses, bordéliques, ennuyeuses ou tristes – en un univers autonome, avec des lois observables. Il semble possible, en travaillant bien, d'épuiser le sujet. Mais en même temps que sur elle-même, c'est sur son propre infini mystère que s'est refermée cette vie. Il n'y a pas eu de témoin, il n'y a plus que la maison.

Peu après la mort de Gustave, ces messieurs-dames de l'université arrivent pour rassembler les papiers et les mettre à l'abri. Françoise ouvre sa porte, bien sûr, les emmène dans le bureau, les laisse se promener, dresser des listes, s'émouvoir devant un carnet de notes. Lorsque ces messieurs-dames s'en vont en promettant de revenir, elle sourit.

Si quelqu'un avait découvert ce qu'elle dissimule, elle n'aurait eu qu'à faire l'innocente, jeter la faute sur la maison – avec toutes ces pièces, ces meubles, ces tiroirs, vous savez, on tombe sans arrêt sur des choses. Mais personne n'a rien vu et maintenant qu'elle est seule, Françoise peut se mettre aux albums.

Il n'y a, la plupart du temps, ni date ni légende au dos des photographies que prenait Gustave. Elle ne cherche pas à rétablir la chronologie, elle adopte des stratégies personnelles, parfois contradictoires ou difficiles à saisir. En regard de certains clichés, elle recopie des phrases de Gustave. Si elle n'avait pas lu ses livres avant, elle a dû le faire à ce moment-là. À force, elle en connaît par cœur des passages entiers, comme une prolongation de ces soirées où elle lui faisait répéter Dickinson.

Elle sait à quelle vitesse s'abîme une maison vide, et que sa présence ici lui permet de durer. Mais elle refuse de vivre dans un musée. Les sacs à

grain restent au grenier, les vieilles fenêtres dans la grange. Pour le reste, elle prend ses libertés. Elle range toutes les assiettes creuses dans le même placard, les petites et les grandes cuillères dans des compartiments distincts, l'argenterie à part. Elle mêle ses livres à ceux de la bibliothèque, accroche aux murs les tableaux d'une artiste qu'elle admire, fait venir du château familial son quart-de-queue, et de quoi s'asseoir : fauteuils crapauds, chaises en osier, sofas, bergères, récamiers, méridiennes. Elle réaménage les pièces pour grouper les meubles en fonction de leur style et la couleur de leur bois.

Son potager est au cordeau. Contre la façade et le long de la barrière, elle plante toutes sortes de fleurs, primevères, tagètes, cosmos du Mexique, et cette variété de tulipes qui s'appelle Françoise, ça l'amuse – une espèce d'un blanc immaculé, qui fleurit au mois de mai et sur laquelle l'influence de la Lune n'est pas déterminante.

Chaque matin, après son café bu en lisant le journal, une heure de piano. Un peu de ménage, la préparation du repas, comme au temps de Gustave. Sur son calendrier, elle note l'arrivée de la première fauvette, le départ de la dernière hirondelle. L'après-midi, elle sillonne sur son vélo les routes de la région. La lessive une fois par semaine, le repassage dans la cuisine du haut. Sans mari ni enfants, elle est maîtresse en sa demeure, ce n'est pour personne d'autre qu'elle-même qu'elle accomplit chacun de ses gestes. Soir, télévision. Elle remarque immédiatement quand elle a oublié de remonter une horloge, il y a un bruit en moins.

Un jour, en descendant à la cave, elle se retrouve les pieds dans l'eau, les rats nagent la brasse dans la pénombre. Elle fait couler une chape de béton pardessus la terre battue.

Il y a en toute saison des travaux à planifier, des révisions, des ravalements. Elle y investit une partie de sa fortune qui est, semble-t-il, considérable – ce château familial, peut-être des placements en Bourse, un portefeuille de titres, Françoise en magnat de l'immobilier, pourquoi pas.

Elle gère son pactole, et ce n'est que parvenue à un âge avancé qu'elle laisse 100 000 francs à un escroc venu frapper à sa porte. Pour garder un œil sur la durée de vie des piles, elle note dans un calepin le nombre

d'heures passées à écouter la radio. Et quand il faut refaire le toit, plutôt que puiser dans ses économies, elle décide de vendre un tableau assez coté, franchement moche, que Gustave aimait. Elle en a le droit, elle ne vit pas dans un musée.

À contrecœur, elle se résout au chauffage central, parce que rien que les feux lui prennent des heures chaque jour, les allumer, les entretenir, s'assurer qu'elle a des bûches en réserve, et puis le froid qu'il peut faire dans ce pays, non, vraiment, ça suffit. On ne l'accusera pas de gaspillage, elle chauffe très modérément, au pire de l'hiver elle garde sa cape à l'intérieur – alors qu'à l'église, les températures sont trop élevées, elle l'a signalé à plusieurs reprises.

Au fil des ans, la circulation s'intensifie dans le village, au point qu'à certaines heures, Françoise n'entend plus la fontaine dans la cour. Elle sait combien cette petite musique était chère à Madeleine et Gustave, l'eau qui s'écoulait jour et nuit, même ce mémorable hiver où tout avait gelé, et leur fontaine qui continuait inexplicablement de fonctionner, comme si elle trouvait sa source dans une veine plus chaude, plus profonde que les autres. Françoise cède et achète un second bassin qu'elle fait raccorder à l'arrière de la maison, là où c'est plus calme, entre le verger et le bûcher. Il suffit désormais qu'elle ouvre la fenêtre pour écouter l'eau, dont le son se modifie quand un rossignol vient s'abreuver. Dans la foulée, elle commande de nouveaux arbres pour remplacer les vieux, et que dure le chant des oiseaux au moins dans ce coin du monde.

Mais tout est menacé. Elle voit déjà les immeubles qui pourraient se dresser sur les terrains en contrebas – ni une ni deux, elle en exige le dézonage, quitte à ce qu'ils perdent une grande partie de leur valeur financière. Elle vivante, on ne construira rien de ce côté-là et la lumière du couchant pourra toujours pénétrer dans la maison.

Côté cour en revanche, elle n'a pas pu empêcher les travaux, quand ils ont goudronné, vers la fin des années 80. Elle a fait de son mieux pourtant, en se postant comme à Tian'anmen au beau milieu de la route, mains sur les hanches face aux bulldozers.

Elle vit près de quarante ans dans cette maison, dont plus de trente complètement seule. Une circonstance dont elle a hérité avec les murs : on y vieillit, on ne fait d'ailleurs que ça, plus personne ne naît ici depuis le XIX^e siècle.

Les derniers temps, Françoise est forcée de se replier au rez-de-chaussée. L'ancienne salle à manger du dimanche devient le salon de musique, elle y fait installer un piano droit parce qu'elle ne peut plus monter à l'étage pour jouer sur le quart-dequeue, les escaliers lui coupent les jambes. Elle n'a aucune peine à évoquer sa mort prochaine. Elle n'est pas pressée, mais elle est prête. Refuse l'acharnement thérapeutique. Au terme de plusieurs mois difficiles, elle s'éteint un matin d'août 2008.

Peu après, ces messieurs-dames de l'université viennent vérifier s'il ne reste pas une ou deux choses de Gustave et découvrent des boîtes entières de documents. Par ailleurs, quelque chose cloche dans le bureau. Sur les photographies, les murs sont tapissés d'un papier peint assez sombre, orné de motifs plus clairs. Pourquoi est-il désormais clair et les motifs sombres, comme si on se trouvait dans un négatif ?

En voyant les murs se défraîchir, Françoise aura décidé d'agir. Les rouleaux de papier peint stockés au grenier ne suffiraient pas pour toute la pièce. Elle s'est renseignée : on ne vendait plus ces couleurs-là, passées de mode depuis longtemps. Elle a insisté, elle pouvait payer rubis sur l'ongle. Rien à faire. Elle a dû se rabattre sur cette option insatisfaisante, motifs similaires, autres teintes.

Pragmatique, elle a procédé de la même manière pour les fauteuils usés, les rideaux, les tapis. Elle que fascinaient les tsars de Russie s'est acquittée de son héritage comme d'une charge royale. Elle a tenu sa promesse, pris soin des choses qui prennent fin. À sa mort, elle laisse la maison dans un meilleur état que lorsqu'elle y est entrée. Le jardin bien sûr est sauf aussi.

Un matin comme les autres. Elle prépare son café et prend place à la longue table de la cuisine. En buvant, elle regarde monter la lumière. Elle parcourt le journal à la recherche de noms familiers, aujourd'hui c'est Jeanne qui est dedans. Françoise pourrait se rendre à l'enterrement, ce n'est pas loin, ça lui ferait une sortie. Dans leur vase, les tulipes continuent à pousser, elles se contorsionnent en direction de la lumière, un peu pâles. Elle se lève, glisse un cachet d'aspirine dans leur eau pour les raviver.

À force de chercher, je suis tombé sur une émission de radio consacrée à Gustave où Françoise témoigne. Elle parle peu mais ça y est, j'ai sa voix. Aiguë, elle correspond à ce qu'on m'a dit de son corps, fluët et ancré, ses allures de galopine jusque dans son grand âge. Les vingt dernières années de sa vie coïncident avec les vingt premières de la mienne, et entendre cette voix attise mon regret de l'avoir ratée alors que seuls quelques kilomètres nous séparaient. Elle ne me manque pas – peut-on se prendre d'affection pour une personne que l'on n'a pas connue ? –, mais presque.

Je ne répare aucun oubli, aucune injustice, et je ne saurai jamais qui elle était vraiment, c'est son secret. Mais rien ne m'empêche de l'imaginer, Françoise, franche ou fausse, droite, impérieuse, debout derrière l'une des fenêtres de la maison. Elle a le temps maintenant, tout le temps du monde, et elle boit son café en attendant que flamboient les cosmos.

NOTE

Avant d'être réécrits pour ce livre, la plupart de ces textes ont paru entre 2019 et 2022 dans la *Revue de Belles-Lettres* sous le titre général de «L'inventaire». Merci à David André et Marion Graf de m'avoir offert cet espace et d'avoir accueilli mes propositions avec bienveillance et enthousiasme.

À toute l'équipe de l'Istituto Svizzero de Rome, merci d'avoir permis à ce projet de prendre forme dans un cadre exceptionnel. À Claire Jaquier et Daniel Maggetti, Eva Rittmeyer Robel, Gérald Morier-Genoud et Sophie Kandaouroff, de m'avoir fait confiance.

Pour leur regard et leur franchise, merci enfin à Caroline Coutau, Ezra Sibyl Benisty, Fanny Wobmann, Lou Masduraud, Mathias Howald et Thomas Binggeli.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Achevé d'imprimer
en février deux mille vingt-trois
sur les presses de CORLET,
à Condé-sur-Noireau, France,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève



OceanofPDF.com